

le phare

journal n° 23

centre culturel suisse • paris



AVRIL - JUILLET 2016

EXPOSITIONS • MARCO POLONI • CHRISTINA HEMAUER & ROMAN KELLER • DOROTHY IANNONE / MUSIQUE • ANNA AARON • PETER KERNEL • ODÉTA TV • GAUTHIER TOUX TRIO • FLORIAN FAVRE TRIO • COLIN VALLON • LAURENT DAVID

THÉÂTRE • FABRICE GORGERAT • GUILLAUME BÉGUIN • GREMAUD/GURTNER/BOVAY / LITTÉRATURE • MARINA SALZMANN

ARCHITECTURE • LOCALARCHITECTURE / GRAPHISME • MARIE LUSA / PORTRAIT • SANDRINE KUSTER / INSERT D'ARTISTE • EMILIE DING

Sommaire

4 / • EXPOSITIONS

En quête d’une utopie méditerranéenne

Marco Poloni

8 / **L’homme, DJ du bleu du ciel**

Christina Hemauer & Roman Keller

9 / **L’art c’est la vie**

Dorothy Iannone

10 / • GRAPHISME

Une approche proactive du design graphique

Marie Lusa

11 / • THÉÂTRE

Composer ensemble

2b company – Gremaud/Gurtner/Bovay

12 / **Avis de tempête**

Fabrice Gorgerat / Cie Jours tranquilles

14 / • MUSIQUE

Jazz Battles

Carte blanche au Moods (Zurich)

Hits Recycled

16 / • THÉÂTRE

Le langage comme paravent

Guillaume Béguin / Cie de nuit comme de jour

18 / • ARCHITECTURE

Une architecture qui naît du contexte

Localarchitecture

19 / • INSERT D’ARTISTE

Emilie Ding

23 / • LITTÉRATURE

Danse avec les mots

Marina Salzmann

24 / • MUSIQUE

Cinquante ans d’émerveillement

Carte blanche à la Montreux Jazz

Artists Foundation

26 / • PORTRAIT

Une force vive au service de la scène

Sandrine Kuster

32 / • LONGUE VUE

L’actualité culturelle suisse en France

Expositions / Scènes

34 / • MADE IN CH

L’actualité éditoriale suisse

Arts / Littérature / Cinéma / Musique

39 / • INFOS PRATIQUES

Couverture: Marco Poloni, *The Pistol of Monika Ertl*.
© Marco Poloni 2016. Image originale par Hans Ertl.
Courtesy Campagne Première, Berlin.
Sincères remerciements à M. Jürgen Schreiber,
auteur du livre sur Monika Ertl.



Extrait de *The Orgosolo Laboratory Project*. © Marco Poloni & Noah Stolz, 2016.
Courtesy Campagne Première, Berlin.

Le printemps des artistes-chercheurs

Le 12 décembre, une bombe tue 16 personnes et en blesse 87. Nous ne sommes pas à Paris en 2015, mais à Milan en 1969. Cet attentat marque le début des années de plomb en Italie, mais également le passage à la clandestinité de Giangiacomo Feltrinelli, ou Osvaldo de son nom de guerre. Son cadavre sera découvert le 14 mars 1972 au pied d’un pylône électrique qu’il aurait voulu faire exploser. Le mystère sur sa mort brutale, parfois attribuée à la CIA ou au Mossad, restera encore longtemps dans le brouillard des suppositions. L’histoire de Feltrinelli est un roman en soi. Héritier de l’une des plus riches familles d’Italie, il devient rapidement un militant du Parti communiste et fonde en 1954 une maison d’édition – toujours active – très engagée à gauche. En 1964 à La Havane, il se lie d’amitié avec Fidel Castro, qui lui confiera l’édition du carnet de notes boliviennes de Che Guevara. Trois ans plus tard en Bolivie, il rencontre clandestinement le jeune Régis Debray dont il éditera les livres. Tout s’emballe dès son retour en Italie. Un rêve fou le hante, transformer la Sardaigne en une Cuba méditerranéenne... Marco Poloni, passé maître dans l’enquête à plusieurs ramifications, se plonge dans les archives d’Osvaldo. S’emparant de documents historiques plus ou moins connus, il construit une histoire de l’aire méditerranéenne basée sur des relations entre invisibilité et pouvoir, subjectivité et idéologie.

Christina Hemauer & Roman Keller mènent quant à eux une investigation bien plus immatérielle. Ils s’attellent à décrire la complexité de la couleur bleue du ciel. Qu’est-ce qui fait que le bleu qui nous entoure est bleu et, surtout, quel est son champ chromatique dont la longueur d’onde se situe entre 450 et 500 nanomètres? Tels des scientifiques expérimentaux, ils lancent depuis des glaciers des ballons atmosphériques qui, équipés de caméra, traversent allègrement les frontières au gré des vents. Pour que leur recherche prenne corps, il s’agit ensuite de récupérer la caméra pour en extraire des images qui attestent des nombreuses nuances de bleu. Ce bleu qui se révèle être modifié par le réchauffement climatique.

Dans un registre encore différent, Fabrice Gorgerat s’appuie lui aussi sur des recherches scientifiques, mais il les mêle à de grands récits littéraires. Après la vengeance cruelle de Médée associée aux conséquences radioactives de Fukushima, les méfaits de l’obésité alliée à la solitude, il clôt sa trilogie sur les catastrophes par un rapprochement de prime abord incongru entre l’élégante Blanche DuBois, personnage venu d’ailleurs dans *Un Tramway nommé désir* de Tennessee Williams, et l’ouragan Katrina, né pour sa part aux Bahamas, qui dévasta La Nouvelle-Orléans en 2005. Stanley et ses pulsions, magistralement incarné par Marlon Brando dans le film d’Elia Kazan, s’apparente, par le jeu puissant de Julien Faure dans le drame revu par Gorgerat, à la violence destructrice d’un phénomène naturel quasi imprévisible. Le metteur en scène mélange les cartes et attribue le jeu sensuel d’une Viviane Leigh proche de la folie à un étonnant Cédric Leproust qui finit par s’emparer des éléments avant un final magistral où l’ouragan emporte tout sur son passage. Ce printemps au CCS, ces artistes et plusieurs autres se saisissent de l’Histoire et de la science comme matériau d’une revigorante et parfois déroutante poésie. — Jean-Paul Felley et Olivier Kaeser



The Pistol of Monika Ertl © Les auteurs et Marco Poloni. Toutes les images des pages 4 à 7 : Courtesy Campagne Première, Berlin

En quête d’une utopie méditerranéenne

Marco Poloni explore la notion d’« italianité » par des œuvres-enquêtes sur des figures singulières qui éclairent des pans méconnus de l’Histoire.

— Par Noah Stolz

• EXPOSITION

22.04 – 10.07.16

Marco Poloni
Codename : Osvaldo

En complément à l’exposition, diffusion en avant-première du film de Marco Poloni, *Una Cuba mediterranea* (2016, 72’), mardi 3 mai à 20h.

À l’issue de la projection, rencontre avec le réalisateur et les acteurs.

■ *Codename : Osvaldo* est la dernière étape d’une trilogie consacrée à un paysage dilaté dans le temps et l’espace, le paysage d’une « méditerranéité » culturelle et politique. Ce vaste cycle a pris forme en 2007 avec un travail articulé autour de la mystérieuse disparition du célèbre physicien sicilien Ettore Majorana. La structure narrative du cycle s’inspire de la thèse paradoxale d’un mathématicien russe, selon qui Majorana aurait planifié de disparaître « de façon quantique » pour éviter d’être impliqué dans les recherches sur la fission atomique qui occupaient son ami et mentor Enrico Fermi. Majorana devient ainsi le vecteur d’une narration rhizomatique et le point d’arrivée d’une série d’anecdotes se déroulant latéralement par rapport à « l’histoire officielle ». L’intention de Marco Poloni est clairement poétique, évitant l’approche documentaire ou une narration linéaire pour privilégier un mode de lecture analogique, centré sur les libres associations de documents, d’ob-

jets cinématographiques et d’images qui composent sa complexe installation. Par exemple, la constellation d’images qui porte le nom de *Persian Gulf Incubator* décrit le destin du *Raffaello*, un des navires de la flotte commerciale italienne. La parabole complexe du *Raffaello* devient un prétexte pour prolonger métaphoriquement le geste du physicien sicilien. Avant de disparaître dans les eaux du golfe Persique près des centrales nucléaires de Bouchehr, par un jeu de coïncidences le *Raffaello* est témoin de la construction des tours jumelles new-yorkaises, traverse le choc pétrolier de 1973, est vendu au shah d’Iran en 1976, effleure indirectement les événements du 11 septembre 2001 pour être enfin coulé en tant qu’objectif militaire par les chasseurs-bombardiers de l’armée irakienne. Le film *The Sea of Majorana* offre également une importante clef de lecture du cycle *The Majorana Experiment*. Le film est une représentation poétique de la relation entre l’inépuisable flux énergétique libéré par ce nouveau monde, dont les portes se sont ouvertes grâce à la physique quantique, et la mer qui, à certains égards, est depuis la nuit des temps une source tout aussi inépuisable de découvertes et de spéculations philosophiques et scientifiques. *The Sea of*

Majorana est aussi un commentaire sur le médium cinématographique et son histoire. Il peut être considéré à la fois comme un film expérimental et comme un document historique, puisqu’il aurait été tourné à l’endroit où Majorana a mystérieusement disparu.

Quelques années plus tard, Poloni crée *The Analogue Island Bureau* qui fonctionne comme une interface qui nous projette dans une atmosphère de roman d’enquête. Il emprunte l’image de l’île Analogue au célèbre « roman d’aventures alpines non euclidiennes » de René Daumal, *Le Mont Analogue*. Cette île échappe aux catégories conventionnelles : il pourrait s’agir d’une île-continent, d’une île-montagne comme celle décrite dans le roman de Daumal, ou encore d’une réalité plus concrète et plus proche comme celles de la Sicile ou de la Sardaigne. Des lieux qui ont développé un profil identitaire complexe, fortement autonome par rapport au continent, mais aussi par rapport à la plupart des îles de la Méditerranée. Marco Poloni consacre en effet une attention particulière d’abord à la Sicile (*The Analogue Dam* et *Scomparsa delle lucciole*), mère de nombreux paradoxes de la « méditerranéité », puis à la Sardaigne, qui est la véritable protagoniste du long métrage *Una Cuba mediterranea*. Les films siciliens constituent de fait une analyse transversale du phénomène des *incompiute* (constructions inachevées), attribué à la culture de la mafia qui engloutit les ressources financières de nombreux chantiers, ce qui aboutit à l’interruption parfois définitive des travaux. Ce phénomène unique en Europe fait métaphoriquement apparaître les silhouettes de multiples bâtiments publics et privés inachevés, comme autant de restes « archéologiques » de l’époque contemporaine. Dans les deux films de Poloni, les *incompiute* constituent l’axe principal de la narration. À certains égards, elles ne semblent pas réduites à une simple idée dystopique, mais sont encore une fois la métaphore d’une résistance à la notion de modernité.



Giangiacomo Feltrinelli. © Les auteurs et Marco Poloni.

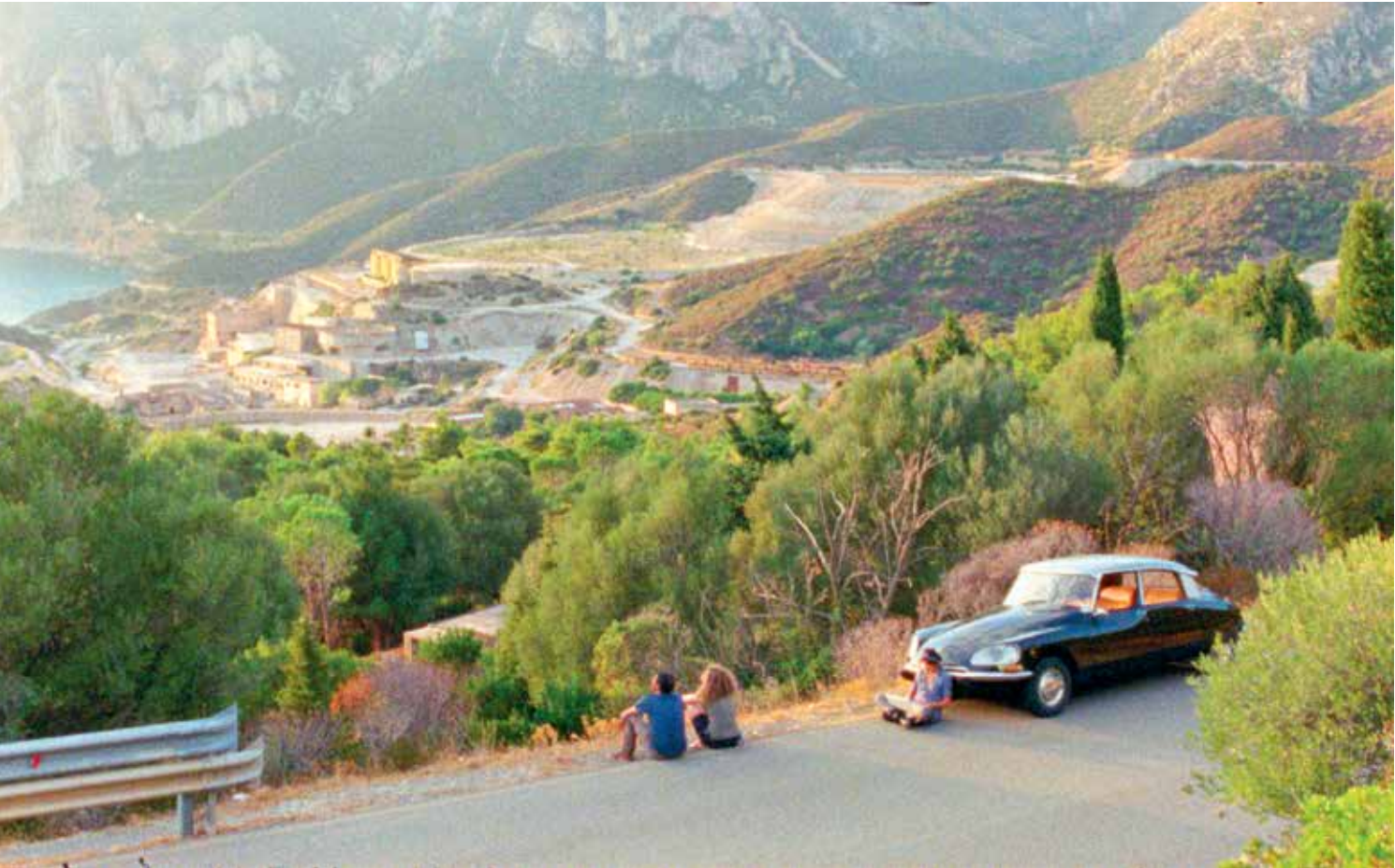


Image extraite du film *Una Cuba mediterranea*. © Marco Poloni, 2016.

Image extraite du film *Una Cuba mediterranea*. © Marco Poloni, 2016.

Repères biographiques

Marco Poloni (CH/I) est né en 1962 et vit à Berlin. Il enseigne la photographie à l'ÉCAL, Lausanne. Sélection d'expositions solo : Centre culturel suisse, Paris (2016); Istituto Svizzero, Milan (2014); Kunsthalle, Berne (2010); Centro d'arte contemporanea La Rada, Locarno; Fotohof, Salzbourg; Museum für Fotografie, Brunswick (2008); Centre de la photographie, Genève (2006). Quelques expositions collectives récentes : Hasselblad Foundation, Göteborg (2016); Kunstmuseum, Lucerne; Heidelberger Kunstverein, Heidelberg; Galerie für Fotografie, Hanovre; Es Baluard, Palma de Majorque; Musée de l'Élysée, Lausanne (2015); 6. Festival für Fotografie, Leipzig; Collezione Farnesina Arte, Rome (2014); Palazzo Manganelli, Catane; Museo d'arte contemporanea Villa Croce, Gênes (2012). Il travaille avec la galerie Campagne Première à Berlin. www.theanalogueislandbureau.net.

Dans *Una Cuba mediterranea*, Poloni affronte les problèmes d'une île différente et donc d'un autre genre de relation à l'utopie. La première différence réside précisément dans le paysage : en Sardaigne, les architectures du présent comme les vestiges du passé sont plus sobres. Ici, la mafia n'a pas d'emprise et l'esprit d'autonomie est représenté par un système atavique et moins articulé de délinquance : le *brigantaggio* (brigandage). Bien qu'ayant été occupée et saccagée à plusieurs reprises, la Sardaigne garde peu de vestiges des grandes civilisations du passé, exception faite des mystérieuses constructions druidiques attribuées à une plus ancienne civilisation autochtone dite nuragique. Le modèle cubain est donc contredit par la réalité d'une île qui est tout sauf autonome et qui, après avoir été longtemps exploitée par les dynasties royales, a été une des principales victimes d'une politique de l'emploi qui a tout misé sur la migration. L'État italien entretient avec la Sardaigne une relation d'inspiration coloniale, sauf que cette exploitation ne sert même plus les intérêts de l'État, mais ceux de tiers tels que l'OTAN ou l'industrie internationale.

Tel est donc l'horizon où évolue une bonne partie du cycle *Codename: Osvaldo*, troisième chapitre d'une trilogie présentée dans son intégralité au CCS. Cette nouvelle constellation s'inscrit dans une atmosphère de laboratoire qui transpose dans l'espace d'exposition certains éléments caractéristiques d'un atelier des années 1970 et qui rassemble à nouveau images, documents, mais aussi objets, plantes et fac-similés de matériaux de propagande. Ce matériel provient des archives repérées à Orgosolo à travers les activités de The Orgosolo Laboratory Project, né à l'occasion du tournage du long métrage *Una Cuba mediterranea*. Un des objets centraux de l'exposition est la constellation *The Pistol of Monika Ertl* : comme dans le cas du navire de

croisière dans *Persian Gulf Incubator*, un pistolet ayant appartenu à Giangiacomo Feltrinelli devient le vecteur d'une narration non linéaire. Ce pistolet fut utilisé par Monika Ertl – fille du célèbre cameraman nazi Hans Ertl – pour tuer le colonel Quintanilla, connu comme le commanditaire de l'assassinat de Che Guevara.

Comme l'indique le titre *Codename: Osvaldo*, ce cycle s'inspire d'un autre personnage important de la culture italienne, Giangiacomo Feltrinelli, une sorte d'électron libre. À cheval entre les années 1960 et 1970, Feltrinelli fut une des figures les plus proéminentes du paysage intellectuel italien. Rejeton d'un empire bien établi, Feltrinelli est un personnage controversé, une personnalité de la gauche caviar menant une vie mondaine. Éditeur révolutionnaire, ex-partisan, Feltrinelli fut un militant plein de bon sens, mais aussi un personnage au caractère réservé et peut-être un peu maladroit ; le pouvoir, qu'il représente un peu malgré lui, lui barre souvent l'accès aux milieux révolutionnaires où il ne jouissait pas toujours de l'estime et de la confiance qu'il ambitionnait. À certains égards, ce personnage fut même un peu tragique. Il suffit de penser aux causes de son décès : il fut trouvé mort au pied d'un pylône à haute tension qu'il avait l'intention, selon une reconstruction considérée à ce jour comme valide, de faire sauter à l'explosif. De nombreux « camarades » reprochaient à Feltrinelli une certaine inconstance et, s'il participa certainement à la lutte par tous les moyens éditoriaux à sa disposition, et de façon sporadique en fournissant les armes et les moyens techniques nécessaires à des actions terroristes, sa participation aux activités des mouvements fut très relative. C'est également pour cette raison que sa mort finit par adhérer au portrait qu'on lui avait attribué et fut jugée comme la conclusion naturelle d'une trajectoire de vie controversée, héroïque, mais pas trop. Le lien entre Feltrinelli et la Sardaigne

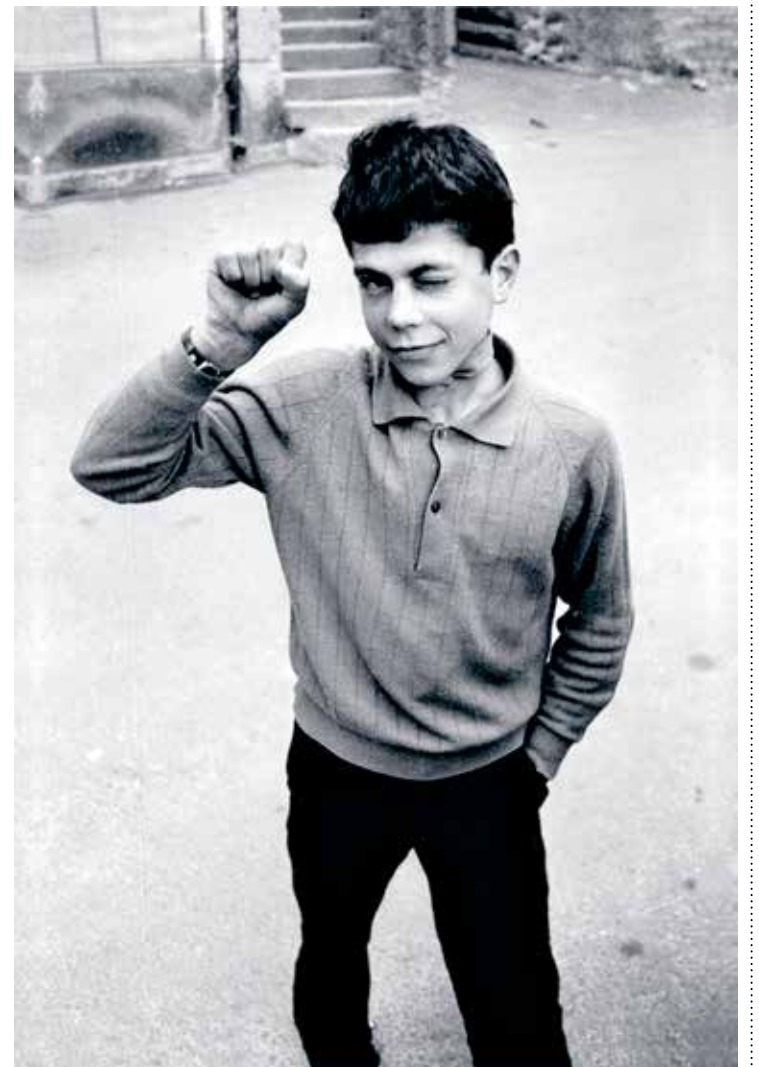


The Orgosolo Laboratory Project. © Marco Poloni & Noah Stolz, 2016. Image originale provenant de l'Archivio Nicola Dettori.

est associé à un fait moins connu, mais tout aussi éloquent : le projet jamais réalisé de lancer et de financer un mouvement pour l'autonomie qui aurait dû mener à l'occupation de l'île et à une déclaration d'indépendance basée sur le modèle cubain.

Feltrinelli arriva en Sardaigne en 1969, comme de nombreux intellectuels de gauche, attiré par la « révolte de Pratobello ». Orgosolo fut témoin en ces années d'une série de manifestations faisant suite à une petite révolution déclarée par un groupe de bergers qui voulaient empêcher l'établissement d'un polygone de tir militaire sur leurs pâturages. L'initiative eut un succès considérable : deux villages entiers se mobilisèrent dans les pâturages de Pratobello, opposant une résistance pacifique à l'armée. Le succès fut tel que cette dernière dut renoncer après quelques jours et l'État décida l'annulation des exercices militaires. Pratobello devint ainsi ce que les militants aiment rappeler comme le « Vietnam italien ». Le projet de Feltrinelli n'était donc pas isolé ; entre la fin des années 1960 et le début des années 1970, une série de personnalités culturelles se rendit à Orgosolo, ainsi que des jeunes artistes, des activistes en tout genre et la compagnie de théâtre expérimental Dioniso. Chacun apporta à Orgosolo son idée personnelle de révolution, d'utopie, comme par exemple le jeune peintre de Sienne Francesco Del Casino qui lança officiellement ce qu'on appellera par la suite le muralisme d'Orgosolo. The Orgosolo Laboratory Project, dont je suis cofondateur avec Marco Poloni, naît précisément avec l'intention de tisser des relations avec la population d'Orgosolo et d'étudier de plus près la généalogie de ces années révolutionnaires pour donner lieu à une représentation historique plus véridique et détaillée que la version que l'on raconte généralement aux touristes. ■

Noah Stolz travaille régulièrement avec Marco Poloni depuis 2008. Il est curateur indépendant et producteur de films d'artistes.



The Orgosolo Laboratory Project. © Marco Poloni et Noah Stolz, 2016.

Christina Hemauer & Roman Keller, *hkSol* 3.3, 26.3.2016, 16:15 h, 17'111 m, 45.53179, 9.70928, photographie, 2016.

L'homme, DJ du bleu du ciel

Le duo d'artistes Hemauer & Keller met en évidence le rapport entre la couleur du ciel et le réchauffement climatique. — Par Deborah Keller

• EXPOSITION

22.04 – 29.05.16

Christina Hemauer
& Roman Keller

*Voyages atmosphériques
(Concerning the Blueness
of the Sky)*

Repères biographiques

Christina Hemauer (1973) et Roman Keller (1969) vivent à Zurich. Sélection d'expositions solo : Centre culturel suisse, Paris (2016) ; Kunstmuseum, Olten (2015) ; Kunstraum Walcheturm, Zurich (2013) ; Cubitt Gallery and Studios, Londres ; Centre for Contemporary Art, Aarhus (2011) ; Fri-Art, Fribourg (2007). Quelques expositions collectives : Museum Cultuur Strombeek, Bruxelles (2015) ; Triennale du Valais, Belle Usine, Fully (2014) ; 5^e Biennale de Moscou (2013) ; *Track*, ville de Gand (2012) ; Museum Boijmans Van Beuningen, Rotterdam (2010) ; 11^e Biennale internationale du Caire (2008). Publication : *A Chronology of Energy and Art-Related Developments* (2013, ongoing).

■ Par une belle journée d'été où le soleil darde ses rayons brûlants dans un ciel bleu profond, qui croirait que le superbe azur reflète un des grands drames de l'humanité ? Deux phénomènes, dont l'homme – qui les a longtemps ignorés – est responsable, se font face. Il y a, premièrement, le réchauffement climatique contre lequel le monde a décidé de faire front en signant l'année dernière l'accord de Paris, déjà considéré comme historique ; deuxièmement, l'« assombrissement global », moins connu, réduction de l'intensité de la lumière parvenant sur terre. Ce second phénomène, mesuré depuis 1950, est lié à la densification de la couche nuageuse causée par les émissions gazeuses des nations industrialisées. Dans ce drame céleste, la couche nuageuse filtre le soleil, ce qui a provisoirement contré le réchauffement climatique. Le développement de la conscience environnementale au cours des dernières décennies a heureusement permis une réduction des rejets de gaz dans l'atmosphère. Ainsi, la couche nuageuse s'éclaircit, l'assombrissement est freiné, le climat peut se réchauffer en toute liberté, et le ciel devient toujours plus bleu... Il existe un lien direct entre ce problème environnemental et l'art et pas seulement parce que Christina Hemauer et Roman Keller se sont emparés de ce sujet dans leur installation *Voyages atmosphériques* présentée au Centre culturel suisse. Selon la thèse qu'ils défendent, l'évolution technique dans le domaine de l'énergie – laquelle véhicule dans son sillage la problématique de l'environnement – est directement mêlée à l'histoire de l'art. Leur livre d'artiste *A Chronology of Energy—and Art—Related Developments* (2013) apporte une preuve saisissante de ce lien. Ils y mettent en parallèle, avec des auteurs choisis, les découvertes et utilisations successives des différentes sources d'énergie, représentées sur un axe temporel allant de la naissance de la terre à 2003, avec des événements importants de l'histoire

de l'art. On voit ainsi de manière limpide comment les forces visionnaires et utopiques de la science et de l'art se sont fructifiées mutuellement et ont influé sur le cours du monde.

Depuis que Christina Hemauer et Roman Keller ont formé leur duo d'artistes, en 2003, ils ont mis notre rapport aux ressources énergétiques au centre de leurs installations, vidéos et performances. D'une part, ils font une apologie ironique d'un gaspillage pratiqué avec la liberté folle de ceux qui courent à leur perte, par exemple, dans le chant *Postpetrolistische Internationale*, donné en première audition en 2008 en version chorale et désormais traduit dans six langues ; d'autre part, ils révèlent dans leur art, en se fondant sur des recherches multidirectionnelles, des bouleversements potentiels, parfois méconnus, dans l'histoire de la politique et de la technologie. Ils ont ainsi fait revivre à la Biennale du Caire de 2008 l'épisode de la première centrale solaire au monde, inaugurée en 1913 dans un faubourg de la ville et abandonnée dès l'année suivante. Ils nous ont également remémoré l'engagement noble, mais vain de Jimmy Carter en faveur d'une « Amérique solaire » avec le film *A Road not Taken* (2010). Dans ces œuvres, ils rendent hommage à un bel échec et posent la question de savoir où nous en serions aujourd'hui si ces pionniers avaient eu gain de cause.

Avec leur projet pour le Centre culturel suisse, ils mettent en scène le drame de l'azur du ciel. Une projection de nuances de bleu variées, une double platine vinyle de DJ, des sons sphériques, et un entretien avec le climatologue Atsumu Ohmura sont les différents ingrédients de ce drame. En projection, on voit des images prises depuis un ballon solaire de construction artisanale et équipé d'une caméra, dont la fabrication et le vol aventureux dans la stratosphère donneraient à eux seuls matière à une exposition. Hemauer & Keller ne présentent cependant pas directement le bleu du ciel capté par la caméra, mais transposent les images filmées en sons. Ainsi est née une « musique céleste », gravée sur disque, qui résonne dans la salle d'exposition et qui, par le biais de micros, est à son tour transposée en images bleues. Le DJ n'est pas présent physiquement, mais virtuellement, comme représentant de l'humanité qui mixe le bleu du ciel par ses actions, et Ohmura, qui a découvert le phénomène de l'assombrissement global, commente « notre » mixage sonore. ■

Deborah Keller est directrice associée de la galerie Häusler Contemporary de Zurich, journaliste indépendante et curatrice.

L'art c'est la vie

« Les représentations de parties génitales ne sont pas toutes pornographiques¹ », déclarait en 1970 la sulfureuse artiste Dorothy Iannone, que la censure n'arrête pas. — Par Vincent Romagny

• EXPOSITION

03.03 – 10.07.16

Dorothy Iannone

*The Story of Bern
(or) Showing Colors
+ The (Ta)Rot Pack*

Repères biographiques

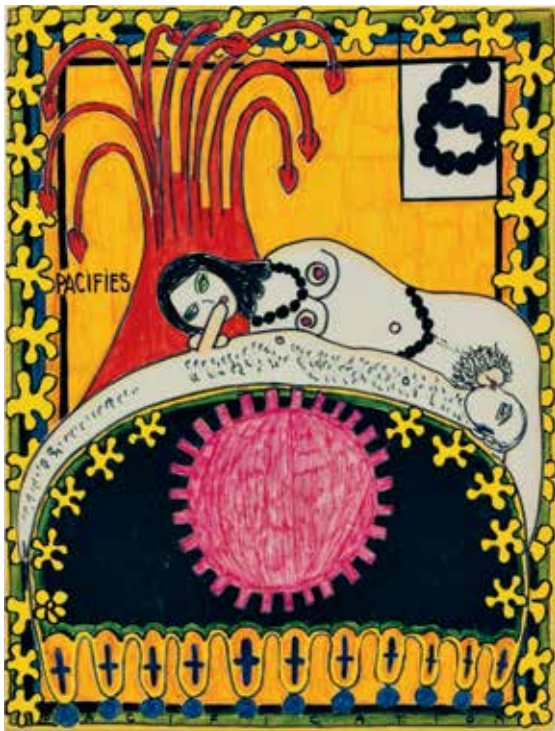
Dorothy Iannone (USA) est née en 1933. Elle vit à Berlin. Sélection d'expositions solo : Kiosk, Gand ; Centre culturel suisse, Paris (2016) ; Reykjavik Arts Festival, Gamma Gallery, Reykjavik (2015) ; Migros Museum, Zurich ; Berlinische Galerie, Berlin (2014) ; Cneai, Chatou ; Camden Arts Center, Londres (2013) ; New Museum, New York (2009). Quelques expositions collectives récentes : Flax Foundation, Los Angeles ; Fondazione Nicola Trussardi, Milan ; Palazzo Cavour, Turin (2015) ; Kunsthau, Zoug ; Kunsthalle, Berne (2014) ; Kunstwerke, Berlin (2013).

■ Alors qu'elle a tout juste une vingtaine d'années, Dorothy Iannone (née en 1933 à Boston) découvrait *L'art d'aimer* d'Erich Fromm². Les passages qu'elle soulignait expliquent tout l'œuvre à commencer par l'objet de son art, l'amour et en particulier la sexualité : « la seule réponse complète [au problème de l'existence] réside dans l'accomplissement de l'union entre deux personnes, dans la fusion avec une autre personne, dans l'amour³ ». D'autres passages soulignés concernent la nécessité d'investir toute sa vie dans son art : « si l'on veut devenir un maître dans quelque art que ce soit, on doit y consacrer toute sa vie, ou, tout du moins, être en relation avec sa propre vie⁴ ». Aussi son œuvre est-elle une ode à la sexualité, à laquelle elle aura donné – et continue à donner – une dimension cosmique, et dont un des sujets favoris fut sa passion amoureuse avec Dieter Roth. Ses peintures, dessins, sculptures (sous forme de panneaux intégrant des écrans) représentent systématiquement des scènes d'union sexuelle, les protagonistes étant dessinés au trait, dans un style presque naïf, en position frontale, traités en aplats sur des fonds couverts de motifs mêlés avec ses calligraphies, qui explicitent ainsi le sujet de l'œuvre et souvent son contexte de création.

En 1968 et 1969, c'est précisément du fait de ces vertus prophétiques et divinatoires qu'elle dessinait les 27 images du *(Ta)Rot Pack*, dont le titre était un jeu de



Dorothy Iannone, *The Story of Bern (or) Showing Colors*, 1970, ensemble de 70 dessins. © Courtesy de l'artiste et Air de Paris, Paris



Dorothy Iannone, *The (Ta)Rot Pack*, 1968/1969, 27 éléments. © Tous droits réservés. Courtesy Air de Paris, Paris

mots avec une des façons qu'avait son amant d'orthographe son nom. Il illustrait, en autant de vignettes symboliques et métaphoriques, des moments de leur vie commune et amoureuse. Chaque carte énonce ses pouvoirs divinatoires ou fonctions : images de la vie du couple, faisant l'amour ou pas : « Innocence » pour une scène de cuisine, « Cette carte apporte du chagrin » pour une scène d'accrochage dans une galerie d'art, « Peur de la perte » alors qu'ils dorment... Les personnages sont représentés nus et, s'ils sont habillés, leurs sexes sont dessinés au-dessus de leurs vêtements.

The Story of Bern (or) Showing Colors (1970) relate la censure que ses œuvres subirent la même année à la Kunsthalle de Berne : Dorothy et Dieter sont systématiquement représentés nus, les autres protagonistes avec leurs sexes sur les vêtements. Harald Szeemann avait invité quatre artistes suisses, Karl Gertsner, Dieter Roth, Daniel Spoerri et André Thomkins, à exposer et à inviter, chacun, un artiste de son choix, rêvant de faire une exposition « dans laquelle il n'interviendrait pas⁴ ». L'ouvrage raconte les attermoissements du commissaire et des autres artistes pour convaincre Dorothy Iannone de cacher les parties génitales (ce qui fut fait sans son accord). Le lendemain du vernissage, Dieter Roth enleva ses œuvres de l'exposition par soutien pour Dorothy Iannone, dont douze œuvres avaient été décrochées. Harald Szeemann n'avait pas clairement pris position ni manifesté sa présence ce jour-là. L'épilogue de l'ouvrage raconte les échanges entre Iannone – Roth et les autres artistes ainsi que Szeemann. Il apparut que ce dernier avait laissé les artistes quitter l'exposition afin de ne pas compromettre le futur financement de l'institution, sans distinguer publiquement quels artistes avaient soutenu ou pas Dorothy (André Thomkins fut le seul). Finalement, Harald Szeemann démissionna et l'exposition, présentée à Düsseldorf, ne fut pas censurée. ■

- Vincent Romagny (éd.), *Psychologie bibliologique*, Paris, MFC – Michèle Didier, 2016.
- Erich Fromm, *The Art of Loving*, Harper Colophon Books, 1962 (1956), p. 18.
- Ibid*, p. 110.
- Dorothy Iannone, *The Story of Bern...*, p. 7.

Vincent Romagny est commissaire d'exposition indépendant. Il enseigne à l'ENSBa de Lyon. Remerciements à Air de Paris, Paris.

Une approche proactive du design graphique

Animée par une curiosité sans faille, Marie Lusa aborde le graphisme de manière passionnée et prospective. — Par Joël Vacheron

• GRAPHISME

MARDI 17.05.16 / 20 H

Marie Lusa

Conférence

■ Fondé en 2012 à Zurich, Studio Marie Lusa aborde le design graphique avec une sensibilité et une approche largement inspirées par les domaines artistiques. « Environ 95 % des mandats touchent à la culture, en règle générale à travers des collaborations étroites avec des artistes ou des commissaires d'expositions », précise Marie Lusa qui s'affaire à finaliser son premier catalogue pour la Serpentine Gallery de Londres. Une passion débordante qui lui a valu d'être nommée au Swiss Design



Affiche et identité visuelle du Centenaire de Dada *dada100zuerich*, 2016. © Marie Lusa

Awards 2013 et, récemment, son travail pour l'ouvrage *African Modernism : The Architecture of Independence* (Park Books) a été primé au concours Les plus beaux livres suisses.

À un avion près

Native du Jura suisse, tout au long de sa jeunesse, grâce à la relative proximité de Bâle, elle a pu se familiariser avec les différents musées de la ville. Par la suite, elle est devenue une *aficionada* de la foire de Bâle et a très vite compris qu'elle souhaitait entamer une carrière dans le domaine artistique. C'est ainsi qu'elle s'est retrouvée à l'ÉCAL pour entamer ses études, au moment précis où Pierre Keller reprenait la direction de l'institution. Comme la classe de design graphique avait un effectif très réduit, elle a eu la possibilité de suivre les cours donnés dans les autres sections. C'est ainsi qu'elle découvre les enseignements proposés par un panel de jeunes intervenants prometteurs, parmi lesquels Lionel Bovier, Christophe Cherix ou Fabrice Stroun. Une période cruciale durant laquelle elle a pu acquérir des connaissances et tisser des amitiés déterminantes pour la suite de sa carrière. Ses études à peine terminées, elle s'envole pour New York où elle décroche une place dans une agence de Lower Manhattan. Alors qu'elle retourne en Suisse pour renouveler son visa et organiser son départ, le destin en décide autrement et elle ne prendra pas l'avion qui devait la ramener aux États-Unis le 12 septembre 2001.

À la place, elle est engagée à travailler sur la communication de l'arteplage du Jura dans le cadre de l'Exposition nationale suisse de 2002. Pour la première fois, elle a la possibilité de créer l'identité visuelle d'un projet d'envergure, tout en profitant d'une grande liberté. C'est à cette période qu'elle s'installe à Zurich et, depuis, elle n'a jamais cessé de travailler sur des projets culturels. La création d'identité visuelle pour des institutions artistiques et le design éditorial de livres artistiques constituent les deux principaux axes de son activité. De plus, elle se montre très proactive, car « un designer ne doit pas être nécessairement un exécutant, il ou elle doit également initier des projets ». Elle se retrouve ainsi souvent impliquée dans les prises de décisions au départ des projets, par exemple dans le cas de l'identité visuelle de la Fondation Vincent van Gogh à Arles. Si elle admet être souvent très investie dans les projets, elle ajoute : « c'est surtout cet engagement qui me plaît le plus dans mon activité ».

À ce propos, elle revient notamment sur un catalogue réalisé dans le cadre d'une exposition sur Jean-Michel Basquiat à la Fondation Beyeler pour lequel elle avait frappé aux portes des galeristes ou des amis pour obtenir des images inédites du peintre : « Cela m'a permis de mettre la main sur des sésames et le succès rencontré par la publication a été la plus belle justification de mon engagement ! » Pour chaque projet, elle a ainsi pour habitude d'aller chercher les informations au-delà de celles qui lui sont fournies. Cette démarche prospective lui permet, d'une part, de se distancier des routines éditoriales : « rencontrer des gens, visiter des ateliers ou les archives d'un musée, cela reste la manière la plus directe pour un graphiste d'apporter quelque chose d'original à un projet ». D'autre part, cette aptitude à entrer dans l'univers d'un artiste ou d'une institution constitue une manière privilégiée de conserver intacte cette flamme pour la création artistique : « Le design pour le design m'ennuie totalement. Ce que j'aime avant tout, ce sont les très différentes rencontres qui en découlent. » ■

Joël Vacheron est journaliste indépendant basé à Londres.



Nature Morte. © Michèle Gurtner/2b company

Composer ensemble

Avec minutie, le collectif Gremaud/Gurtner/Bovay tisse un travail drôle et insolite, à partir de compositions intuitives. — Par Delphine Abrecht

• THÉÂTRE

VENDREDI 20.05.16 / 20 H
2b company –
Gremaud/Gurtner/Bovay
La presque intégrale

Avec le soutien du Fonds culturel de la Société Suisse des Auteurs (SSA)

SSA société suisse des auteurs

■ Son nom le suggère, le collectif Gremaud/Gurtner/Bovay associe trois personnalités, fortes et singulières. Auteurs et interprètes, les artistes présentent à Paris *La presque intégrale* des créations qu'ils concoctent depuis sept ans. L'ensemble, très hétéroclite, forme pourtant un répertoire cohérent.

Improviser devant une caméra. Laisser surgir ce qui advient. Prolonger la proposition de l'autre, dans une composition ouverte et chorale : toutes les œuvres sont issues de cette méthode de travail originale. Les jaillissements qui émergent sont sélectionnés, mémorisés et rejoués face au public. À l'origine de cette démarche ? *Récital* (2011), né du *re-enactment* d'improvisations chantées filmées lors des répétitions de leur premier spectacle *KKQQ*. Avec cette petite forme « annexe », le collectif voit la possibilité de produire des œuvres à part entière sans idée préconçue, sur la base d'un travail de fouille. Beaucoup d'essais passent à la trappe, mais ce qui est gardé reste fidèle à l'original : pour preuve, cette vidéo d'une étonnante chanson reprise dans *Récital* agrémentée d'un instrumental, où chacun enchaîne, à sa

Les 21 et 22 mai
La presque intégrale se poursuit
au Centre Pompidou.
Toutes les infos sur
www.centrepompidou.fr



sauce, la suite de ce que vient d'inventer l'autre. Malgré cette spontanéité, une dramaturgie inconsciente se forme, née des petites obsessions de chaque artiste. Les spectateurs voyagent ainsi dans un univers aussi désopilant qu'évocateur, plus profond qu'il n'y paraît, issu de la pleine acceptation des sorties intuitives de chacun : « Je crois que notre travail ouvre une autre zone du cerveau, chez nous qui créons comme chez les spectateurs qui y assistent », déclare Michèle Gurtner. Reprendre de petites formes écloses arbitrairement, puis travailler dessus assidûment. À François Gremaud cette méthode évoque la philosophie de Clément Rosset ou de Friedrich Nietzsche – qui affirment tous deux la joie de vivre sans nier le tragique de l'existence : « Dans la vie on sait que l'on va mourir, mais on s'applique pourtant à faire. De la même façon, notre collectif accorde une attention minutieuse à produire et à polir des fragments qui peuvent paraître dérisoires ou dont le sens échappe parfois. C'est gai et beau. »

Autre point commun de ces spectacles : tous ont bénéficié d'un mode de production intéressant pour l'art vivant. Le contrat de confiance décerné par la Ville de Lausanne de 2011 à 2014 à la 2b company, qui abrite le collectif, a permis des tentatives et des prises de risques qui n'auraient pu naître dans un circuit de subvention habituel. Plusieurs créations ont ainsi été dispensées de la nécessité de présenter un dossier longtemps à l'avance sur une idée *a priori*. Arrivé au terme du contrat, le trio a voulu préserver un peu de la liberté et de la mobilité qu'il offrait en proposant à l'Arsenic de Lausanne les *Ateliers*, quatre spectacles créés pour le prix d'un en moins de deux semaines chacun (conçus en 2015, ils comprennent le film et l'installation picturale de *Vernissage*, l'exposition de photographies du *Fonds Ingvar Håkansson*, la comédie musicale *Les Potiers* et le concert *Les Sœurs Paulin*). Le temps réduit de création permet selon les artistes de ne pas être en surplomb face à l'œuvre et de mener une démarche intuitive et concrète, à la façon des plasticiens.

Mais au fond, de quoi parlent les pièces de Gremaud/Gurtner/Bovay ? Difficile à dire pour leurs concepteurs, qui évitent de discuter de ce qu'ils font – pour préserver leur liberté autant que celle du spectateur. Relevons que l'idée « de composer ensemble » est une constante fondamentale de leurs spectacles. Entre Choupita, l'organisatrice d'exposition brouillonne, et la pompeuse Madame la Syndique de *Vernissage*, entre les multiples figures de *Western Dramedies*, entre les chanteurs de *Chorale*, aucun conflit n'éclate. Dans les mini-fresques sociales que le trio expose, les relations de pouvoir et les tensions sont étouffées. L'effort toujours est là : s'accorder. La récurrence des chansons entonnées en chœur plaide pour cette idée de composition, coûte que coûte et dans l'instant. Tiphane Bovay-Klameth s'amuse de l'hypothèse et souligne la dimension « helvétique » qu'elle suggère : « C'est vrai, dans nos créations, les interactions sont très fédéralistes ; on coexiste sans conflit ni sacrifice. »

Une presque harmonie touchante et humaine, à découvrir en *Presque intégrale* au Centre culturel suisse et au Centre Pompidou. ■

Delphine Abrecht est assistante-doctorante à l'Université de Lausanne. Elle mène un travail de thèse sur le rapport aux spectateurs dans le théâtre contemporain.



Fabrice Gorgerat, *Blanche/Katrina*. © Philippe Weissbrodt

Avis de tempête

Fabrice Gorgerat aime les défis, explorer les bords et les frontières de la scène. Faire du théâtre avec de la pensée, des concepts scientifiques. Faire parler des danseurs dans un monologue*. Aller même un jour jusqu'à monter une comédie. — Par Mathieu Bertholet

• THÉÂTRE

DU MARDI 10 AU VENDREDI 13.05.16 / 20 H
Fabrice Gorgerat /
Cie Jours tranquilles
Blanche / Katrina
(2016, 75', 1^{re} française)

Mise en scène : Fabrice Gorgerat /
interprétation : Julien Faure,
Cédric Leproust / performance
et scénographie : Estelle Rullier /
responsable scientifique : Yoann
Moreau / musique : Aurélien
Chouzenoux / costumes : Karine
Vintache / technique : Yoris
Van den Houte / administration :
Ivan Pittalis

Soutiens : Ville de Lausanne,
Loterie Romande, Pro Helvetia
et Pour-cent culturel Migros

■ Ceux qui connaissent son théâtre aiment sa manière d'accrocher les idées aux planches, aux objets. Ses plateaux se remplissent et se salissent au gré des prouesses et des crises de ses figures. Il aime les expériences, physiques, sonores, intellectuelles. Qu'arrive-t-il quand on mène au plateau un rat de laboratoire, quand on met sous les projecteurs un scientifique, un vrai. Que nous disent ses mots quand ils se déroulent dans le cadre serré d'une scène.

Fabrice Gorgerat s'interroge face au monde que nous nous sommes construit, face aux catastrophes que nous avons invitées. Et il nous convie à son interrogation. Dans ce cycle de trois pièces, Fabrice mélange la réflexion scientifique à l'écriture de plateau. Mais son écriture de plateau ne tourne autour d'aucun nombril : elle est nourrie, emplie, elle déborde de vrais principes scientifiques, sociologiques, elle se permet de livrer le discours d'un climatologue, d'un politologue ou, ici, d'un Tennessee Williams. Les morceaux bruts s'agencent, s'organisent pour offrir un tableau sensible à ce qui semble nous dépasser : là, les catastrophes. Le travail de Fabrice est porté par la volonté de rendre sensible par le théâtre une pensée scientifique. Pas une pensée, plutôt

une question, un doigt pointé, parce que Fabrice et sa bande ne sont pas de ceux qui livrent des vérités : ils proposent des objets, des miroirs, des surfaces de réflexion, des tourbillons de plastique.

Au bout du chemin de cette trilogie des catastrophes, Blanche et Katrina se sont trouvées. Après Médée à Fukushima, un homme (Cédric Leproust) face à la bouffe (dans *Manger seul*), cette rencontre qu'on pense fortuite entre une diva et un ouragan devient une évidence sous la lumière des projecteurs, dans la chair de ces deux acteurs.

Blanche, c'est Vivien Leigh, c'est une star américaine des années 1950, c'est l'aristocratie, mythomane et guindée, en faillite comme le monde auquel elle appartenait. En elle, se cristallisent toutes les odeurs de bayous, la moiteur des plantations et la faim consumériste d'une société en permanente expansion. Et quand elle descend de son *Tramway nommé désir* pour exploser dans l'intérieur de Stella et Stanley, elle déboule comme l'ouragan sur le Mississippi. De cet événement, de cette entrée en scène, de cette catastrophe domestique découle, dans un effet domino dont cette pièce est l'expérience concrète, tout l'enchaînement des dérèglements moraux, climatiques, sociaux qui nous mènent à nos propres catastrophes. C'est cette thèse qui pose l'origine de l'expérience théâtrale à laquelle nous convie le metteur en scène.

Si Fabrice exprimait jusqu'ici surtout son talent par la poésie de l'agencement d'éléments disparates, dans ce dernier opus de la série des catastrophes, on ressent aussi l'intelligence de sa lecture des textes et de sa direction d'acteurs. Les partitions qu'il donne à ces trois présences (Cédric Leproust, Julien Faure, Dominique

Godderis-Chouzenoux / Estelle Rullier) sont fines tout en étant puissantes, charnelles et incarnées ; en témoignent la sueur et les cals aux mains de ces maçons en vain projet. La construction de cette énigme au plateau est tenue, ancrée dans la matière, les parpaings, les ventilateurs, les rebuts domestiques, les plastiques et les loques bourgeoises. Plus encore que dans les deux pièces précédentes, elle produit des images concrètes pour ces concepts qu'on ne sait plus comprendre : croissance permanente, exploitation des ressources naturelles, réchauffement... catastrophes. Mais on ne sombre jamais dans la démonstration. On est toujours invité à penser et à sentir les liens, les conséquences, l'effet domino de cette diva absurde qui débarque dans l'intérieur d'une vie organisée à La Nouvelle-Orléans.

Stanley, rempli nerveusement, habité physiquement par un Julien Faure viril, suintant, planté dans une volonté de puissance progressiste face à une Blanche, plus hantée que jouée par Cédric Leproust frémissant de brises ; ils occupent ensemble les interstices laissés libres d'un plateau bondé de parpaings et des résidus d'un monde érodé par la voracité. Ils se cherchent, se fuient, se poursuivent, se trouvent. Stan, habité par un diable vaudou, se désarticule à s'en faire péter le cœur. On aurait pu douter de l'idée de donner à ronger cette Blanche mythique à un homme : mais Cédric n'est pas un homme. Il n'est rien et c'est là le point de départ parfait pour devenir tout sur le plateau : insecte traqué, bourgeoise défaite et décatie, femme bafouée, fée du printemps, rêveuse mythomane pour millionnaire hypothétique. Ce que Cédric oppose à Julien, ce n'est pas seulement la dualité des sexes, d'un monde ancré dans des valeurs passées contre la ferveur surchauffée du progrès ; ce qui se frotte ici, c'est le froid et le bouillant, la brise contre les pierres, la frivolité contre la sueur au front des ouvriers.

Cette table de dissection qu'Estelle Rullier, en alternance avec Dominique Godderis-Chouzenoux, déplie devant nous est, on craint de le dire, belle dans son alignement rangé des débuts. Elle devient splendide dans

son bordel final balayé par un vortex de plastiques accrochés aux breloques clinquantes d'une Blanche suspendue dans la tempête.

On savait le sens esthétique et poétique de Fabrice et de son équipe : les agencements du plateau, les belles images, les lumières et les brouillards. On connaissait les nappes musicales, les sons et les voix, les cœurs battants amplifiés, les parpaings qui bruissent d'un verre qu'on remplit, la virtuosité d'Aurélien Chouzenoux pour nous faire entendre les grondements intérieurs des catastrophes qui viennent. Le plaisir de cette production des jours *intranquilles*, c'est de se souvenir que Fabrice vient d'une formation classique : il sait lire et faire dire des textes. Ce qu'il donne à voir ici de Tennessee Williams, la fureur sourde contre la soie blanche, la sueur et le whisky, les poils et les muscles contre le rêve vaporeux d'une Louisiane moite, on ne l'avait que senti frémir jusqu'ici.

Et s'il ne fallait garder qu'une image de ce laboratoire, de cette expérience, on hésiterait entre deux : cette tempête féérique de plastiques sur le corps sinueux de cette Blanche-là, la rencontre belle et définitive d'une diva gracieuse et surannée et de cette tempête Katrina que seul notre monde maximisé pouvait produire ; ou cette danse, cet autre duo sur l'abysse entre cette Blanche, surannée, déplacée et dépassée, hors du monde dans lequel il lui faut vivre maintenant, cette Blanche, debout sur le vide, secouée, poussée, touchée, caressée, bafouée, fouettée, violente par les mains et les bras rugueux, forts, virils, noirs de poils travailleurs d'un Stanley ancré dans le monde qui la prend par derrière.

Ce défi, de nous faire sentir ce qu'on ne comprend pas, Fabrice ne le relève pas : il le dépose devant nous pour que nous fassions le travail de lecture, que nous prenions les termes de l'interrogation pour atteindre nos propres réponses. Ou repartir, avec d'autres questions. ■

*Création de *Duo*, de Julie Rossello-Rochet au Poche / GVE en novembre 2015 avec Tamara Bacci et Armand Deladoëy.

Mathieu Bertholet est metteur en scène et directeur du théâtre Poche / GVE.



Fabrice Gorgerat, *Blanche/Katrina*. © Philippe Weissbrodt

Jazz Battles

Réunion au sommet des jazzmen romands et français, le temps de deux soirées où Sting, U2, les Beatles et Metallica vont faire vibrer les murs du CCS. — Par **Élisabeth Stoudmann**

● **MUSIQUE**

MARDI 24 ET
MERCREDI 25 MAI / 20 H

**Carte blanche
au Moods (Zurich)
Hits Recycled**

Directrice artistique :
Carine Zuber

MARDI 24 MAI / 20 H

● round 1
**STING by Gauthier Toux
Trio (FR)
vs U2 by Florian Favre
Trio (CH)**

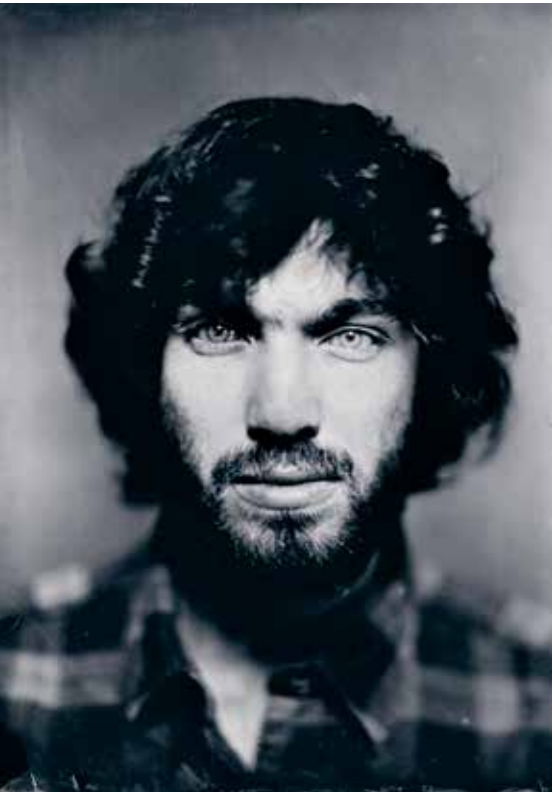
■ « À vos marques, prêts, partez ! » : les 24 et 25 mai prochain, le CCS offre une carte blanche au Moods, pour une expérience inédite, une compétition musicale en live et en version jazz. Club zurichois incontournable des amateurs de jazz et de musiques du monde, le Moods est à Zurich ce que le New Morning est à Paris. Codi-rectrice de cet espace de musiques, l’infatigable Carine Zuber est connue pour avoir fait entrer le Cully Jazz Festival dans la cour des grands rendez-vous musicaux européens.

Carine n’aime ni les temps morts ni les programmations convenues. En 2013, alors qu’elle vient d’entrer en fonction au Moods, elle lance, en compagnie de son collègue Gregor Frei, la série *Hits Recycled*. Le concept est aussi simple qu’efficace : reprendre des tubes ou répertoires archiconnus de deux groupes qu’*a priori* tout oppose et les faire réarranger par des formations de jazz qui s’affrontent ensuite sur scène et sont départagées à l’applaudimètre.

L’idée était double, explique Carine Zuber, volubile : « rendre le jazz moins lourd, plus rigolo, le présenter sous un aspect plus ludique, mais aussi montrer qu’il sait transformer un matériau musical en un autre. Au début, on a choisi les combinaisons les plus évidentes comme Prince contre Michael Jackson. » Du bon vieux rock ’n’ roll à la disco, du heavy metal à la country, les jazzmen de Zurich et alentours ont ainsi pu malaxer les répertoires les plus variés et être à l’origine de batailles musicales déjà cultes : Pink Floyd vs Black Sabbath, Boney M vs les Bee Gees, Elvis Presley vs Johnny Cash, Sting vs Joe Cocker... Le tout premier *Hits Recycled* a eu lieu au Moods en 2013 et a vu s’affronter les Beatles revisités par Colin Vallon contre les Rolling Stones réarrangés par le tromboniste René Mosele. « C’était très rigolo, se remémore le pianiste Colin Vallon, un peu comme un faux match de boxe avec des rounds où chaque groupe joue un morceau après l’autre. »



Florian Favre Trio © Yoann Jacquier



Gauthier Toux © DR

Vêtue d’un T-shirt d’arbitre, iPad à la main, Carine Zuber orchestre cette compétition – qui n’a de compétition que le nom – avec son légendaire bagout. Dans l’enclave helvétique de Paris, pour pousser le bouchon du second degré toujours plus loin, le piment de la rivalité Suisse-France a été ajouté. Le répertoire des Beatles tel que conçu par le pianiste romand Colin Vallon sera ainsi confronté à celui de Metallica revisité par le bassiste français Laurent David et M&T@L. L’autre bataille verra s’affronter U2 et Sting par l’intermédiaire de deux pianistes : le Fribourgeois Florian Favre et le Français Gauthier Toux. Français de Suisse, fraîchement diplômé de la Haute École de musique de Lausanne, Gauthier Toux est un cas à part. « C’est clair, je ne serai jamais suisse parce que je n’ai pas envie de faire mon service militaire, mais je suis suisse de cœur. Pour le coup j’aurais tout aussi bien pu me retrouver du côté suisse. » La preuve – si besoin était – que la nouvelle génération a dépassé les préjugés que certains de ses aînés pouvaient encore ressentir les uns envers les autres. Le jazz suisse se métisse et s’exporte pour le meilleur de la pop, du jazz et de ses icônes.

Battle 1

Sting vu par Gauthier Toux, pianiste français

« J’ai toujours aimé Police et Sting. Maxence Sibille, le batteur de mon trio, est encore plus fan que moi. Le choix de l’artiste fut donc facile, d’autant que Sting a toujours été accompagné par des grands jazzmen, parmi lesquels Kenny Kirkland dont je suis fan. Sting a véritablement construit une passerelle entre la pop et le jazz. En ce qui concerne le travail d’arrangements, j’ai vraiment cherché à retravailler comme si c’était des compositions de mon trio. Du coup, c’est parfois méconnaissable. Mais il y a un ou deux autres morceaux que j’ai quasiment repris tels quels, en version acoustique, mais sans la voix. »

U2 vu par Florian Favre, pianiste suisse

« Je n’ai pas vraiment choisi U2. Quand Carine m’a proposé de participer au projet, elle m’a dit que la bataille devrait se faire contre Sting. J’ai donc cherché un groupe dont le style soit en rapport. Je ne suis pas un fan de U2. J’aime bien *Sunday Bloody Sunday* dont j’avais déjà fait



Colin Vallon © Yann Mingard

une version au piano solo sur mon dernier disque. C’est une chanson qui raconte une histoire vraie, celle de manifestants pacifistes irlandais tués par l’armée britannique. Mais j’ai surtout aimé l’exercice : m’approprier une musique qui ne me plaît pas forcément, ajouter des challenges sur des choses très basiques, transformer une musique simple en de la bonne musique pour un trio de jazz. »

Battle 2

Les Beatles vus par Colin Vallon, pianiste suisse

« J’ai participé à la première *battle* que le Moods a organisée : les Beatles contre les Rolling Stones. J’ai un groupe, Contreband, dont le concept est justement de reprendre des morceaux pop-rock qu’on écoutait dans notre adolescence, des morceaux avec lesquels on a un rapport émotionnel. J’aime bien cette idée de retraiter un répertoire archiconnu à sa façon. Cela permet aux gens dans le public de comprendre comment on fonctionne. On ne fait pas de concession au niveau des arrangements. Au contraire. On est capable de passer d’un morceau qui se développe très lentement à une miniature de trois minutes. De toute façon, entre les Beatles et Metallica, le choix est assez vite fait, non ? »

Metallica vu par Laurent David, bassiste français

« Je n’aime pas beaucoup la musique des Beatles, c’est quelque chose que tout mon entourage sait. Par ailleurs, depuis que j’ai commencé à écouter de la musique, je n’ai jamais réussi à choisir entre Miles Davis et Iron Maiden ! Logiquement, transformer les morceaux de Metallica en standards de jazz, ça me parle. J’ai un trio de jazz M&T@L (prononcez *métal*) dont la mission est d’utiliser les codes du metal et de faire du jazz avec. Le tout sans guitare, mais avec basse-batterie-saxophone. Le metal – en tout cas le metal actuel – fonctionne beaucoup sur les boucles, les transes. On crée toujours à trois. Je connais la plupart des morceaux de Metallica. Ce sont des morceaux très longs, avec des parties très différentes, des pièces complexes, le choix des arrangements va être crucial. » ■

Élisabeth Stoudmann est une journaliste indépendante basée à Lausanne.



Laurent David © Cyrille Choupas

MERCREDI 25 MAI / 20 H

● round 2

**THE BEATLES
by Colin Vallon (CH)
vs METALLICA
by Laurent David (FR)**



Toutes les images : Guillaume Béguin, *Le baiser et la morsure*. © Steeve Iuncker

Le langage comme paravent

Le metteur en scène Guillaume Béguin « cherche là où ça résiste ». Il interroge les mécanismes et les limites du langage dans une pièce quasi muette. — Par Anne Quentin

• THÉÂTRE

DU MARDI 7 AU VENDREDI 10.07.16 / 20 H
Guillaume Béguin / Cie de nuit comme de jour
Le baiser et la morsure
(2013, 105', 1^{re} française)

■ La quarantaine filiforme, Guillaume Béguin est direct, déterminé et al'humour lucide des écorchés. Il a commencé comme comédien, formé au Conservatoire de Lausanne, à la fin des années 1990. Bilan autocritique, « acteur raté, pas assez sincère, pas juste ». Fin de l'histoire. Il se tourne alors vers la mise en scène, sa première aspiration. « C'est ma vraie place, un endroit qui me permet d'interagir avec les gens. Je peux y vivre par procuration, à la lisière du monde, car je suis le seul à ne rien faire... » Mais le flâneur ironique a la paresse prolifique – une pièce par an – et emprunte des chemins théâtraux très escarpés, loin des évidences, ces « autoroutes » qu'il exècre. « Je préfère me laisser surprendre, découvrir peu à peu ce qui va modifier mon regard. Je cherche où ça résiste. » Il a trouvé ces écritures récalcitrantes dans des textes non théâtraux comme *Matin et Soir* de Jon Fosse, sa première pièce au sein de sa compagnie De nuit comme de jour. Le roman lui permet d'explorer, sur scène, ce que Fosse appelle « la voix de l'écriture », cette expression sortie des limbes entre rêve et réalité, état de veille et sommeil, vie et mort. Deux ans plus tard, grand écart. Béguin quitte le minimalisme brut du Norvégien pour le surréalisme d'Evgueni Grichkovets (*En même temps*), et sa radioscopie des temps qui se télescopent,

rendant la vie indicible. Enfin, en 2010, il s'attaque à deux romans d'Édouard Levé, *Autoportrait* et *Suicide*, histoires fragmentaires à la Perec, traversées des troubles du double et de la dépersonnalisation, arrachées au pathos par « cette écriture blanche, sans affects pour mieux atteindre l'humain en tournant autour », analyse Béguin.

Le baiser et la morsure, écriture non textuelle, s'affranchit d'auteur, mais porte en germe les thèmes de prédilection de tous ceux que Guillaume Béguin a parcourus, l'incapacité des êtres à se définir par le langage, à arrêter leur identité, leur individualité. Car le langage est bien le creuset de cette pièce muette. Ses origines et sa destinée. « C'est le langage en tant que paravent qui m'intéresse. Ce langage qui nous révèle, nous cache et nous menace, très insuffisant pour communiquer toutes sortes de sentiments, de sensations et de concepts. Souvent, il sert à dissimuler, à tromper, à perdre ou à manipuler. Les mots prétendent signifier quelque chose que le corps dément, et alors on ne comprend plus rien. » Était-ce mieux avant ? L'intérêt de Béguin pour les grands singes est né de là. Les hominidés partagent 99 % de notre bagage génétique, mais il leur manque les mots. Le metteur en scène a vu *Koko, le gorille qui parle*, documentaire tourné par Barbet Schroeder en 1978. Koko, femelle élevée par Penny Patterson, étudiante en psychologie, a appris dès son plus jeune âge la langue des signes. À 7 ans, elle possède 350 mots. « En montrant l'animal qui avance vers son humanité, ce film questionne en creux le statut d'être humain. J'ai eu envie de parler de ça, de la condition de l'homme étranger à sa propre humanité. Jusqu'où va-t-on s'éloigner de notre animalité, jusqu'où peut-on ne vivre que dans la représentation ? » Au casting du *Baiser*, un acteur et son double en grand singe, soit deux gorilles, un chimpanzé, un orang-outan. Le processus s'est construit en plusieurs



phases. Béguin a d'abord beaucoup lu – il demeure intarissable sur le sujet –, puis il a fait travailler ses acteurs, s'est même adjoint les services d'un éthologue. Les artistes ont dû intégrer une part d'animalité pour qu'elle devienne partie d'eux-mêmes. Expérience un rien perturbante et très exigeante. « On a commencé de manière mimétique, longtemps sans masques avec une énorme contrainte, “ne pas construire une histoire”, pour donner une traduction animale qui ne soit pas performative. Cela nous ramène à une drôle d'animalité. On faisait des bains (entendez immersion) dans les sons de la forêt, on cherchait à être pleinement dans nos actes. Puis on a construit des micro-situations, créant des petits conflits sans liens logiques, jusqu'à inventer des séquences. Les sociétés chimpanzées ressemblent aux nôtres. Mais à la différence des singes, nous, nous avons besoin d'histoires pour nous regarder. » Or d'histoire, ici, il n'y en a point. Et si les hommes-singes de la pièce sont si troublants de cette vérité animale acquise, ils doivent sans doute beaucoup à leur metteur en scène qui a prouvé là ses talents de directeur d'acteurs. Béguin déclare préférer les mauvais comédiens aux bêtes de scène, les contradictions aux certitudes et fait travailler par contraintes. « Un acteur s'approprie. Il faut le déstabiliser encore et encore, pour révéler ce que l'on ne sait pas encore de lui. » Et il sait en jouer magistralement. Défrichant avec obstination des territoires indicibles pour peu à peu donner forme à ce qui n'en avait pas. Une mise en scène, tel un bain argentique qui va révéler progressivement son objet après immersion dans les sons, les images et les corps.

Guillaume Béguin a nommé sa compagnie De nuit comme de jour, ça aurait pu être « Entre chien et loup », cette lueur crépusculaire qui nimbe toute son œuvre. « Je me méfie de ce qu'on pourrait trop vite interpréter, commente-t-il, je tiens à une forme de singularité pour avancer ». Et singulier, *Le baiser et la morsure* l'est. Une pièce non narrative, fragmentaire, exigeante, totalement déroutante. Quatre grands singes, sans paroles, sont là, dans cette forêt cage, sans autre intention que d'exister sous nos yeux. Piera Honegger, Joël Maillard, Pierre Mailet et Matteo Zimmermann, membres inférieurs fléchis, bras au sol et doigts recourbés, se regardent sous leur masque simiesque. Ils claquent des mâchoires, se grattent la tête, sautent, grognent, reniflent. Chacun dans son monde. Leur état se trouble quand un intrus s'en mêle. La scène bruisse alors d'états

de peur ou de colères. Quelques éclats de connivence aussi s'installent quand un singe épouille minutieusement un de ses congénères. Rien ou si peu, et ça dure... Peu à peu, pourtant, les quatre individus vont se mettre debout, s'habiller, lever le masque, ils vont acquérir le langage pour devenir humains. Premières impressions. Joies de la découverte de la bipédie, ébahissement devant le son produit par deux bâtons entrechoqués ou le premier éclat de rire, borborygmes, jusqu'à ce qu'enfin arrive le verbe. Mais quel verbe ! Décousu, sans références, entre associations d'idées, pensées balbutiantes vite arrêtées et logorrhée. Que croire ? L'évolution de l'homme est-elle inachevée ? Sommes-nous à ce point encombrés de notre part animale ou bien sommes-nous humains ? Est-ce ainsi que nous vivons notre « supériorité » supposée ? Chacun restera face à ses propres interrogations, car Guillaume Béguin n'assène rien. Sa vision néanmoins pessimiste agit ou infuse plutôt lentement dans nos raisons déboussolées, comme un cri muet, miroir tendu à une humanité postmoderne qui a perdu ses utopies ou illusions pour s'enfoncer chaque jour un peu plus dans la nuit de ses origines. ■

Anne Quentin est auteure et critique dramatique pour les revues *La Scène* et *Théâtre(s)*.



Mise en scène : Guillaume Béguin / dramaturgie : Nicole Borgeat / interprétation : Piera Honegger, Joël Maillard, Pierre Mailet, Matteo Zimmermann / scénographie : Sylvie Kleiber / costumes : Karine Dubois / masques : Cécile Kretschmar / lumière : Luc Gendroz / musique, son : David Scrufari

Coproduction : Cie de nuit comme de jour, Arsenic, Théâtre du Grütli / soutiens : Ville de Lausanne, Canton de Genève, Loterie Romande, Pour-cent culturel Migros, Fondation Leenaards, Ernst Göhner Stiftung, Fondation Casino Barrière, Pro Helvetia, Corodis



Logements à Rovéréaz. © Matthieu Gafsou

Une architecture qui naît du contexte

D'une ferme dans le Jura à une ambassade à Abidjan, les trois architectes de Localarchitecture n'en finissent pas de surprendre. — Par Joël Vacheron

● ARCHITECTURE

MERCREDI 18.05.16 / 20 H
Localarchitecture
Conférence

■ Le milieu des années 1990 n'était, de loin, pas un moment idéal pour des jeunes diplômés en architecture qui souhaitaient lancer leur carrière. Il fallait donc une motivation particulière pour que Manuel Bieler, Laurent Saurer et Antoine Robert-Grandpierre envisagent d'emblée de collaborer à la fin de leurs études. Pendant quelques années, parallèlement à différentes expériences professionnelles en Suisse et à l'étranger, ils ont patiemment forgé l'esprit fraternel et le style sobre qui caractérise Localarchitecture.

À travers ce nom, ils souhaitaient surtout insister sur la prépondérance des éléments contextuels dans leur approche : « Notre style n'est pas le fruit de modèles théoriques ou de manifestes posés *a priori*. Nous envisageons chaque projet comme une réponse singulière et localisée. » À ce titre, leur premier projet notoire incarnait de manière quasi littérale leur démarche. Il s'agissait de construire une ferme dimensionnée en fonction de la taille des arbres, situés dans la forêt adjacente, à partir desquels devaient être construits tous les éléments structurels. D'un point de vue formel, la grande façade proposait une relecture des fermes traditionnelles du Jura neuchâtelois. Réalisé en 2005, ce projet inclassable n'a pas tardé à attirer l'attention des professionnels, au point de devenir pour ainsi dire viral dans les diverses revues et autres blogs dédiés à l'architecture. Ce « loft pour vaches » incarnait une oasis de décompression à l'heure où les problématiques urbaines

se confondaient de plus en plus avec l'accélération du monde contemporain. Des blogs aux revues spécialisées, Localarchitecture imprimait sa signature dans l'univers globalisé de l'architecture.

Depuis, les trois architectes n'ont jamais cessé de moduler cette tension entre expérimentation et contexte, dans des réalisations qui ont en commun de créer un impact, tout en gardant une grande simplicité. La structure zigzagante de panneaux en bois de la chapelle de Saint-Loup, la configuration pavillonnaire et anthropologique d'une école ou la construction d'immeubles de logements à Bordeaux ou à Carouge, leurs réalisations se présentent initialement comme des paris très audacieux, qui s'imposent avec évidence. « À travers notre processus, nous essayons toujours de simplifier pour aller droit au but, et leurs projets se révèlent souvent comme des pierres angulaires discrètes des sites sur lesquels ils sont bâtis. Parallèlement à leurs mandats, les trois associés sont également actifs dans les domaines de l'enseignement (notamment à l'école d'architecture de Strasbourg) ou dans l'organisation d'événements et de conférences (notamment à travers la Maison de l'Architecture de Genève).

Mais le Local se décline de plus en plus sur une échelle internationale. C'est le cas notamment du récent projet réalisé à Abidjan pour l'ambassade de Suisse en Côte d'Ivoire. « Cette immersion dans un environnement totalement inconnu » constituait une occasion propice pour confronter des patrimoines, des instances représentatives et des techniques de production. À ce titre, l'héritage moderniste de bâtiments de la ville, en particulier l'usage du béton préfabriqué, a constitué une source d'inspiration inattendue : « C'était une découverte incroyable, on parle généralement de Brasília, mais on peut tout autant parler d'Abidjan et notre projet s'est construit à partir de cette tradition et des savoir-faire qui lui sont associés. » Tout l'enjeu a consisté à se plier aux contingences locales, tout en préservant l'intégrité du projet. « Au final, et malgré d'innombrables péripéties, le projet est exactement comme nous l'avions imaginé. »

Cette fiabilité concerne aussi bien leurs réalisations que leur sens de l'amitié. Il y a vingt ans, le Local renvoyait surtout à une petite pièce située dans les sous-sols d'une école désaffectée de Lausanne. Après leurs cours à l'EPFL, et avant d'écumer les bars de la cité, trois étudiants se retrouvaient au « local » pour esquisser les contours que pourrait prendre l'architecture au XXI^e siècle. ■

Joël Vacheron



École de Bois-Genoud à Crissier. © Matthieu Gafsou





Marina Salzmänn. © Philippe Pache

Danse avec les mots

Sur scène avec un musicien ou en performance en trio, la Genevoise saisit l'étrangeté du langage dans des textes brefs et légers. — Par Isabelle Rüf

● LITTÉRATURE

SAMEDI 28.05.16 /
DE 18 H À MINUIT

Marina Salzmänn

Dans le cadre de la 4^e Nuit de la littérature, lectures d'extraits de *Safran* de Marina Salzmänn (2015, Bernard Campiche Éditeur, à l'occasion de son 30^e anniversaire).

Lectures à 18 h, 19 h, 20 h, 21 h, 22 h et 23 h, par l'auteure et par la comédienne Julia Perazzini.

Hervé-Ébéniste, Viaduc des Arts, 177, av. Daumesnil, 75012 Paris



■ Marina Salzmänn a la grâce d'une danseuse. Un art qu'elle a pratiqué, qu'elle considère comme le plus inventif et le plus libre aujourd'hui. Mais elle, c'est avec les mots qu'elle danse. Pendant un temps, elle a exercé son inventivité dans le cadre de l'AMR (Association pour l'encouragement de la Musique impRovisée) : elle y créait des poèmes sur l'instant. Une expérience collective de liberté, ludique, légère. Au sein du groupe Pas lundi, elle a expérimenté la poésie sonore, le sens éclaté, réduit au son, le rythme et le plaisir de la performance en trio. Et avec le musicien Thierry Clerc, elle a mis ses paroles à l'épreuve de la scène, de l'énergie du rock. Parfois, à l'occasion d'un festival ou d'une rencontre, ces formations se reconstituent, mais de manière sporadique. De ces expériences, Marina Salzmänn a appris l'art des enchaînements, la souplesse qu'elle recherche aujourd'hui dans le travail solitaire de l'écriture, qui prime désormais sur les autres formes d'expression. Avant de la lire sur papier, on a pu le faire sur le web, dans la revue en ligne *Coaltar* qu'elle a cofondée avec Jean-Jacques Bonvin. Elle y a publié ses premiers textes, brefs, teintés d'étrangeté. Ceux qui composent les deux recueils parus chez Bernard Campiche Éditeur – *Entre deux* (2012) et

Safran (2015) – sont eux aussi de petits tableaux, saisis dans l'élan, lancés sur la page, finement retravaillés.

Marina Salzmänn vit à Genève. Elle est née à l'autre bout du lac, à Villeneuve, a grandi à Nyon. Sa vie s'inscrit au bord de l'eau : elle a besoin de l'élément liquide – mer, lac, fleuve –, une fluidité qu'on retrouve dans son écriture. Elle a connu une adolescence rebelle et aventureuse : auto-stop à travers l'Europe, squats, voyages lointains, dont un à Madagascar, pour la magie du mot. C'était dans les années 1970, quand les utopies paraissaient atteignables. Gamine encore, elle a manifesté dans les rues sur les traces de son frère, après le coup d'État de Pinochet contre le gouvernement Allende. Le Chili, c'était « un espoir avorté, un paradis perdu. On écoutait Inti Illimani. Ce gauchisme, c'était aussi une façon de s'opposer à nos parents, plutôt à droite », se souvient-elle en souriant. Elle n'est jamais allée au Chili, mais deux nouvelles de *Safran* portent le souvenir de la chanteuse Violeta Parra et du musicien et poète Victor Jara.

Dans les textes de Marina Salzmänn, le discours politique est rarement explicite, mais on décèle un élan libertaire. Cinéphile, elle s'enchantait d'une scène de *La Salamandre* d'Alain Tanner, film culte de 1971 : dans une forêt, Jean-Luc Bideau et Jacques Denis se bidonnent en clamant « Ah que le bonheur est proche ! Ah que le bonheur est lointain ! » La quête du bonheur, en dépit de tout, c'est justement ce qui fait, pour l'auteure, le propre de l'humanité. Les personnages de ses récits ne l'atteignent pas facilement, empêtrés souvent dans des circonstances étranges, à la limite du conte ou du fantastique, mais ils ne cèdent pas sur leur envie de vivre et de trouver leur place. C'est « Banquets », qui clôt *Safran* : dans un monde à la *Stalker*, dévasté par la catastrophe, où animaux et végétaux reprennent la main, les survivants festoient, dans une atmosphère de fête, en dépit de l'extinction proche. Dans un autre récit, l'air s'épaissit autour des gens et les empêche d'avancer. Dans *Entre deux*, une femme se retrouve avec, sur le dos, un inconnu dont elle ne peut se débarrasser.

Sur la couverture de *Safran*, un couple s'enlace, dans ce qui semble un champ de blé ou un ciel en flammes. Une lumière dorée recouvre l'ensemble. La peinture est l'œuvre d'une amie de l'auteure, Simonetta Martini. Les personnages de Marina Salzmänn sont en quête de cette beauté, mais c'est une beauté modeste, qui surgit d'objets que le bon goût rejette – souvenirs kitsch de vacances, vestiges d'enfance. Le monde aliénant du travail, les hiérarchies de bureau, sont traités avec un humour inquiétant. La vie professionnelle de Marina Salzmänn est pourtant heureuse ! Elle a fait des études de lettres, éveille aujourd'hui de jeunes élèves aux merveilles de la grammaire et de la poésie. L'enseignement est le « cadre » qui règle son emploi du temps. Il lui permet de garder de grandes plages pour l'écriture. Peut-être un jour en sortira-t-il un roman. ■

Isabelle Rüf collabore comme critique littéraire à la rubrique culturelle du quotidien *Le Temps*.





Anna Aaron. © La Fine Équipe

Cinquante ans d'émerveillement

Le Montreux Jazz Festival a une histoire exceptionnelle, qu'il fait fructifier avec les technologies les plus pointues. Toujours à l'affût, il propose trois soirées aux vibrations éclectiques. — Par Salomé Kiner-De Dominicis

• MUSIQUE

JEUDI 28, VENDREDI 29
ET SAMEDI 30 AVRIL / 20 H

**Carte blanche
à la Montreux Jazz
Artists Foundation**

Directrice artistique :
Stéphanie-Aloysia Moretti

JEUDI 28 AVRIL / 20 H
Anna Aaron
VENDREDI 29 AVRIL / 20 H
Peter Kernel

SAMEDI 30 AVRIL / 20 H
Odéta TV

■ À 50 ans, certains s'inquiètent pour leur retraite quand d'autres accusent leurs premières arthrites. Au Montreux Jazz Festival, lorsqu'on a 50 ans, on folâtre comme un jeune. La doyenne des manifestations vaudoises pourrait pourtant se contenter du faste aseptisé des jubiléés pour lustrer l'or de ses médailles. Elle pourrait s'asseoir sous les projecteurs du passé pour raconter comme un conte folklorique le jour où un certain Claude Nobs, employé de l'office du tourisme, ravalait sa timidité pour frapper à la porte des fondateurs du label Atlantic, à New York. Comment, grâce à cette rencontre et au poste de directeur européen de la firme qu'ils allaient bientôt lui confier, ce fils de boulanger a ourdi la venue des légendes qui se bousculent au générique du festival. Affalé dans la salle de projection, on regarderait ces étoiles ricocher sous la charpente du « Picotin », son chalet-musée, et on donnerait raison à l'UNESCO d'avoir inscrit ces archives au patrimoine mondial de la mémoire du monde. On descendrait se dégourdir les jambes sur l'ex-Grand-Rue, l'artère principale de Montreux, rebaptisée avenue Claude Nobs à la mort du fondateur, pour ceux qui douteraient encore que la ville lui est reconnaissante d'avoir placé sa grappe de villas sur la carte du monde. On ferait halte aux jardins du Montreux-Palace s'immortaliser sous les statues d'Ella Fitzgerald, de Ray Charles ou de Freddie Mercury, qui fixent dans le bronze d'autres heures immortelles. Pour terminer le tour du propriétaire, on avalerait un BB Burger au Montreux Jazz Café, une enseigne qui

mitonne, de Paris à Abu Dhabi, les légendes culinaires de Claude Nobs, jamais à court d'omelettes pour séduire un artiste. Reputé, on aurait pris la mesure du génie de ce gosse du pays qui ruait dans ses intuitions et dont on saluait « l'âme d'un éternel enfant ».

C'est cette capacité d'émerveillement qu'invoquent les équipes de Mathieu Jaton pour expliquer leur travail. La formule peut sembler désuète à une époque où l'industrie fragilisée du disque a les yeux rivés sur ses comptes. Mais sans partage, pas de musique. Le Montreux Jazz Festival, c'est aussi la Montreux Jazz Artists Foundation, soit une académie où des monstres sacrés tels qu'Al Jarreau ou Charles Lloyd sifflotent leurs secrets à l'oreille des jeunes pousses. Ce sont des concours qui distillent des talents, comme le pianiste Jerry Léonide, ou un partenariat avec l'EPFL pour que les archives audiovisuelles prêtent leurs ressources à des développements innovants. C'est enfin une veille active qui cherche les occasions de donner à entendre la création suisse dans sa stupéfiante diversité. Dont acte avec cette carte blanche, programmée par Stéphanie-Aloysia Moretti.

Anna Aaron

Anna Aaron a 16 ans lorsqu'elle entend pour la première fois *Rid of Me*, mais la puissance du choc l'ébranle encore. Son interprète, PJ Harvey, jouait au Montreux Jazz Festival en 2004 et Anna Aaron n'a pas hésité lorsqu'on lui a proposé de revisiter le concert de son choix. Grâce aux programmes de l'EPFL, « Steal the show » permet à des musiciens actuels de s'emparer virtuellement d'une archive pour jouer sur la piste de leur choix. Bien décidée à désobéir à l'impératif qui donne son titre au morceau, Anna Aaron fera entendre sa version de *Rid of Me* sur une projection simultanée du concert. Un dispositif technologique qui n'effraie pas la Bâloise, funambule perchée entre ses comptines d'acier et ses refrains stellaires. *Neuro*, son dernier album, a d'ailleurs été composé sous l'influence directe de l'écrivain cyberpunk William Gibson. À force de pourparlers avec ces influences électroniques, Anna Aaron a quitté les

rivages limpides du piano acoustique pour s'enfoncer dans la mystique des univers numériques. Elle joue désormais entourée de samplers, d'ordinateurs et de claviers, dont un fameux piano électrique Wurlitzer. Une épure qui ne fait qu'aiguiser les canines de sa musique. Comparée à Agnes Obel ou à Anna Calvi, proche de la pop scandinave, glaçante comme un polar islandais dont chaque page se consumerait sous le feu de sa voix, Anna Aaron appartient au cénacle restreint des musiciennes-anacondas, qui vous entourent et vous envoûtent pour mieux vous posséder.

Peter Kernel

Dix ans après sa formation et quelques 300 concerts en Europe, Peter Kernel reste un des secrets musicaux les mieux gardés de Suisse. Peut-être parce que ce duo « art-punk », comme il aime se présenter (et comme on n'en fait plus beaucoup) n'a jamais viré sa cuti ni cédé aux œillades de la facilité. Peut-être parce que les talents tessinois, dont se réclament les deux Bellinzonais, ne sont pas les plus exposés. Peut-être aussi parce qu'Aris Bassetti (guitare et voix) et Barbara Lehnhoff (guitare basse et voix) carburent aux vapeurs intimes de l'amour. Primaire et sensuel, minimaliste et hypnotique, leur rock est l'expression directe de leur relation, ou comment un graphiste et une réalisatrice décident d'écrire la bande originale de leur romance. Résultat : cinq albums en dix ans, un artwork parfaitement maîtrisé mais pas de routine pour autant. Chaque note, chez Peter Kernel, fuse comme une prise de risque. Comme un baïservolé. Comme l'Italie en Suisse.

Pierre Audétat

Emprunter des fragments du passé pour lester les valeurs du présent. Soucieux de garantir son avenir, le Montreux Jazz Festival a résolument opté pour cette méthode des vases communicants. L'affiche de l'édition 2016 illustre bien cette démarche en faisant dialoguer les cinquante visuels qui l'ont précédée à l'intérieur du logo Jean Tinguely. Un geste comparable à la démarche de Pierre Audétat, le pianiste et compositeur qui se cache derrière les pixels d'Odéta TV. Actif depuis la fin des années 1980, Pierre Audétat, cette tête chercheuse s'intéresse depuis longtemps au sampling, technique numérique d'échantillonnage sonore popularisée par le hip-hop. Fasciné par les océans de vidéos amateurs disponibles sur YouTube, il décide de faire entrer l'image



Pierre Audétat. © DR

dans l'équation du découpage-collage. Sélectionnés, isolés, transformés ou complétés puis remontés et joués en direct sur scène, ces extraits recyclés fabriquent leur propre langage. Un exercice minutieux où la famille princière monégasque peut partager l'écran avec un tutoriel sur la cuisson de la viande de bœuf. Aussi, lorsque Stéphanie-Aloysia Moretti, soucieuse de mettre en lien les archives du jazz avec la création contemporaine, lui a proposé d'intégrer à son puzzle des extraits du fonds audiovisuel du festival, Pierre Audétat n'a pas hésité. Natif du canton de Vaud, ce chasseur de sons et d'images a grandi en musique, au rythme des claques qu'il se prenait chaque été à Montreux. Miles Davis, Herbie Hancock, Nina Simone... aujourd'hui coordinateur de la filière composition jazz à la Haute École de musique de Lausanne, Pierre Audétat s'est étourdi dans l'inépuisable bibliothèque des archives. Il n'en a retenu que les détails les plus incongrus, curieux de faire parler la musique par ses marges : des bruits de salle, des fins de morceaux, des échanges informels entre les musiciens et leur public. ■

Salomé Kiner-De Dominicis est journaliste indépendante (arte.tv, *Le Temps*, Radio France, *Mouvement*).



Peter Kernel. © DR



Portrait de Sandrine Kuster par Giorgio Pesce / www.atelierpoisson.ch

Une force vive au service de la scène

Depuis 2003, la programmatrice romande dirige l’Arsenic, centre d’art scénique contemporain, à Lausanne. Portrait d’une travailleuse sérieuse et généreuse. — Par Marie-Pierre Genecand

■ Généreuse, passionnée et ouverte. Lorsqu’on demande à un spécialiste du théâtre romand de définir Sandrine Kuster, voilà les trois adjectifs qui lui viennent spontanément. Cela tombe bien, on aurait pu dire la même chose. Depuis 2003 qu’elle dirige l’Arsenic, centre d’art scénique contemporain basé à Lausanne, mais déjà avant, lorsqu’elle programmat le théâtre pour La Bâtie-Festival de Genève, ou encore avant, lorsqu’elle jouait dans la Compagnie des Basors, une compagnie fan de poésie sonore, Sandrine Kuster a toujours présenté ces qualités de curiosité et de convivialité. Pas de pose mystérieuse, ni de stratégie compliquée. La jeune quinquagenaire, blondeur dorée sur pantalon noir, façon rock, aime la scène, travaille sans compter et évalue les forces et les faiblesses d’un spectacle avec une générosité qui lui évite toute inimitié.

Entame de portrait suspecte, car trop enthousiaste ? Pas faux. Alors, on pose la question à un autre esthète du plateau. « Sandrine Kuster est joueuse, pétulante et audacieuse », sanctionne l’intéressé, tout sourire. On pourrait continuer longtemps, visiblement. Facile d’accès, conséquente dans ses choix et sérieuse dans la gestion

de son lieu qui a bénéficié d’une rénovation importante il y a deux ans, la directrice a gagné les faveurs des décideurs comme des acteurs de la scène contemporaine. La seule mini-réserve porte sur le profil des artistes émergents soutenus par l’Arsenic, dont le budget de trois millions comprend cette mission. Pour certains observateurs, ces jeunes créateurs viennent d’une filière trop institutionnelle – en général, la Manufacture, Haute École de théâtre de Suisse romande située à Lausanne – au détriment d’un vivier plus *underground* ou atypique comme le clubbing, le milieu trans ou la nouvelle résistance politique qui passe par la performance. Ce bémol mis à part, tout le monde salue la manière, énergique et pertinente, avec laquelle la directrice a repris le flambeau de l’Arsenic, en 2003, après Thierry Spicher, un agitateur de formes qui, avec des artistes comme Marco Berrettini, Franko B, Massimo Furlan ou Fabrice Gorgerat, avait fait du lieu lausannois une place forte de la création contemporaine, locale et internationale.

Sandrine Kuster a choisi de quitter la direction de l’Arsenic en juin 2017. « J’aurai accompli quatorze ans, c’est beaucoup, car c’est un travail très prenant. Entre la programmation, la découverte de nouvelles voix, la gestion humaine de l’équipe et des artistes, et les relations avec l’extérieur, notamment le monde politique, le poste est exigeant. J’ai adoré, j’adore encore, mais il faut savoir se renouveler ! » Pour le moment, la belle n’a aucun projet précis concernant son avenir. Beaucoup la voient se présenter à la direction de la Nouvelle Comédie à Genève qui justement prend effet en juin 2017... On lui pose la question, elle suspend sa réponse. Ce qui est sûr, c’est que Sandrine Kuster va réaliser un bilan de compétences et améliorer son allemand.

Un pragmatisme et une simplicité d’approche qui dit beaucoup de sa personnalité et de son ancrage. Car Sandrine Kuster vient d’un milieu modeste. Née à Bâle de parents français, elle a grandi à Genève dans le quartier populaire de la cité du Lignon entre un père chauffeur de bus et une mère ouvrière. « Nos valeurs ? Une sensibilité de gauche et un respect du travail bien fait. Un sens de la ponctualité et de la politesse aussi. Autrement dit, pas la moindre trace de transgression artistique ! » s’amuse la programmatrice. Alors, comment expliquer que la cadette de cette famille de trois enfants ait choisi de s’exprimer sur la scène culturelle, alors que son frère conduit des trams depuis trente ans et que sa sœur travaille dans une banque ? « C’est au collège Voltaire que tout s’est déclenché. Dans ce lycée genevois, il y a un tel esprit libertaire que

j’y ai développé la libre-expression et le questionnement social et politique. » La jeune quinquagenaire se souvient notamment d’un enseignant fou d’art théâtral qui lui a fait découvrir Tadeusz Kantor. Dans cet établissement qui a toujours sa patte rebelle aujourd’hui, Sandrine fait aussi une rencontre qui va changer sa vie : Eveline Murenbeeld, collégienne comme elle et future directrice des Basors, une compagnie de théâtre qui a suscité l’enthousiasme de la critique et du public romand dans les années 1990 avec des créations proches de la poésie sonore. Avec Eveline, la future directrice de l’Arsenic va non seulement explorer de riches matières textuelles en montant des partitions de Georges Perec, d’Olivier Cadiot ou des *Écrits bruts*, elle va aussi partager une expérience fondatrice en matière de gestion culturelle : la création du Théâtre de l’Usine, scène avant-gardiste au sein de L’Usine, célèbre espace alternatif genevois qui a pris ses quartiers en 1989 dans une ancienne usine de dégrossissage d’or (UGDO) et qui comprend près de vingt associations et collectifs pratiquant l’autogestion. À sa création, dans les années 1980, « on devait tout faire nous-même, se souvient Sandrine Kuster. La programmation, la comptabilité, la communication, l’accueil des artistes, le bar et même le montage et le démontage des décors. On avait dix spectacles à l’affiche, pas de subventions les premières années et on n’arrêtait jamais ! Autant dire que le Théâtre de l’Usine a été une super école pour moi », sourit la directrice de l’Arsenic qui dirige aujourd’hui une équipe d’une quinzaine de personnes.

Avant les quatre ans au Théâtre de l’Usine, avant même les Basors, Sandrine Kuster a fréquenté l’École Serge Martin, à Genève, où elle a appris son métier de comédienne. Formé lui-même par Jacques Lecoq, Serge Martin enseigne un théâtre physique qui puise son inspiration dans d’autres sources que les seuls textes de théâtre. Bande dessinée, cinéma, peinture, littérature et musique nourrissent également l’acteur et sa démarche artistique. Parmi les diplômés de cette école, le metteur en scène Dorian Rossel est une illustration spécialement éloquente de cette liberté d’exploration. « Chez Serge, on apprend aussi le jeu masqué, l’improvisation et le clown, complète Sandrine. C’est un apprentissage très difficile, tu passes à la moulinette, parce que tu ne travailles pas seulement avec ton cerveau, mais avec ton corps et sa rapidité d’exécution. »

En 1993, Sandrine Kuster et Eveline Murenbeeld quittent la direction du Théâtre de l’Usine, souhaitant travailler dans de meilleures conditions avec leur Compagnie des Basors. « Nous avons fait un appel à projet pour la direction du théâtre et, à l’époque, nous avons privilégié le collectif comprenant Gilles Jobin et Yann Marussich de façon à favoriser la danse. » Deux artistes

romands qui, depuis, ont accompli le parcours de qualité que l’on sait, avec des créations reconnues loin à l’étranger. Les deux jeunes femmes ont eu du nez.

Autre étape-clé dans la vie de Sandrine Kuster : l’année vécue en Afrique du Sud. « J’ai toujours eu le goût de l’ailleurs. Pour subvenir à mes besoins, j’ai longtemps travaillé dans une agence de voyages et j’ai profité des offres pour aller un peu partout, avec un intérêt particulier pour l’Afrique australe : Mozambique, Botswana, Namibie, etc. Mais là, en 1996, j’ai eu besoin d’une vraie coupure et je suis partie une année. D’abord pendant quatre mois au Zimbabwe, puis à Pretoria où j’ai rencontré Eugene, mon compagnon. On a pris un appartement dans un quartier noir assez aisé, ce qui m’a valu ce renversement de cliché saisissant : j’ai vu des Blancs

nettoyer les voitures des Noirs ! » À Pretoria, Sandrine Kuster travaille dans la boîte de décoration d’intérieur de son compagnon et, là aussi, ce job est l’occasion d’une immersion dans une variété de milieux. « Je me souviens de la ré-

fection d’une église juive qui m’a fait découvrir cette communauté. Et je nous revois avec nos kilos de rideau dans les foyers des Blancs, c’était chaque fois un dépaysement ! »

De retour en Suisse, elle poursuit dans la décoration d’intérieur et continue à s’intéresser de près à la scène contemporaine. Deux ans plus tard, en 1999, elle devient programmatrice théâtre pour le Festival de La Bâtie, à Genève. Une activité qu’elle mène pendant quatre ans avec un appétit constant. « C’était un poste dingue. On était une équipe super joyeuse. J’ai adoré aller voir des tonnes de spectacles, en Suisse et à l’étranger. Bien sûr, comme La Bâtie n’a pas de salles attitrées, il faut trouver les lieux, c’est un peu fastidieux, mais on sortait beaucoup, on vivait intensément durant le festival. Je garde vraiment un souvenir lumineux de ces années ! » Des années durant lesquelles Sandrine Kuster a programmé des artistes chers à son cœur comme Grand Magasin, François Tanguy, l’Alakran, Olivier Cadiot ou encore Marielle Pinsard. Des années avant la fondation d’une famille – Sandrine Kuster a une fille aujourd’hui âgée de 10 ans – et avant les responsabilités de l’Arsenic.

À propos, quels sont les changements déterminants qu’a connu le centre d’art scénique lausannois durant ses années de direction ? « Les travaux que la municipalité a ordonnés il y a deux ans et qui ont renforcé le statut et la légitimité de l’Arsenic, répond Sandrine Kuster. Et aussi l’installation à Lausanne de la Haute École de théâtre, la Manufacture, qui a déjà façonné des volées de jeunes metteurs en scène incroyablement riches en propositions. Et encore, bien sûr, l’arrivée il y a deux ans de Vincent Baudriller, à la tête de Vidy-Lausanne, un directeur avec lequel je partage une même sensibilité esthétique. » Une complicité dont témoigne Programme Commun, dix jours de programmation conjuguée en mars entre Vidy, l’Arsenic et Sévelin 36. Une alliance qui fait écho au Grand Huit, soit la collaboration de l’Arsenic avec trois autres scènes de théâtre lausannoises (la Grange de Dorigny, le Théâtre 2.21 et le CPO d’Ouchy) de sorte à harmoniser les programmations et à veiller à ce qu’aucun artiste ne passe à travers les mailles du filet.

On le voit, Sandrine Kuster n’a pas de problème d’ego. La dynamique directrice pense collectif, efficacité et œuvre pour le plein épanouissement de la création. On se réjouit de voir où cette passionnée des arts de la scène va déployer ses talents après l’Arsenic. ■

Marie-Pierre Genecand est critique de théâtre et de danse au quotidien *Le Temps* et à la RTS.

Sandrine Kuster en quelques dates

1966 : Naît à Bâle. Très vite, ses parents, chauffeur de bus et ouvrière, s’installent à Genève.

1985 : Entre à l’École professionnelle de théâtre Serge Martin, à Genève.

1987 : Intègre la Compagnie des Basors, emmenée par Eveline Murenbeeld et adepte de la poésie sonore.

1989 : Fonde avec Eveline Murenbeeld le Théâtre de l’Usine, à Genève, un des vingt collectifs de L’Usine, célèbre centre autogéré. Elle codirige le Théâtre jusqu’en 1993.

1996 : Vit une année en Afrique du Sud.

1999 : Devient programmatrice théâtre de La Bâtie-Festival de Genève jusqu’en 2002.

Depuis 2003 : Dirige l’Arsenic, centre d’art scénique contemporain, à Lausanne.

Le 14 mars 2016, la Ville de Lausanne a choisi Patrick de Rham, actuel directeur du festival lausannois Les Urbaines, pour succéder à Sandrine Kuster à partir de la saison 2017-2018.

Illustrateur

Giorgio Pesce crée l’Atelier Poisson après des études à l’ÉCAL et un séjour à New York. Il développe l’identité du Théâtre Arsenic depuis plus de 20 ans, ainsi que celle d’autres lieux culturels comme Les Subs et la Villa Gillet à Lyon ou le Parc Rousseau à Ermenonville, plusieurs festivals, musées et galeries en Suisse (Alimentarium, Musée de la Main...) et bien d’autres projets dans le domaine de la culture, de l’architecture ou de l’institutionnel. Avec une approche décalée et ludique sur l’ensemble des supports de communication, tout en évitant les effets graphiques vides de sens.



www.letemps.ch/abos

DÈS
9.⁹⁰ CHF*

Découvrez toutes nos offres d'abonnement sur
www.letemps.ch/abos

Digital, accès digital intégral sur le Web, mobile
et tablette

Digital & Week-end, accès digital intégral &
livraison du Temps et de ses suppléments
le samedi

Premium, livraison du Temps du lundi
au samedi & accès digital intégral

*1 mois d'essai Digital (Prix TTC)

LE TEMPS

Chasselas Fendant Gutedel

Les vins suisses. Quel que soit leur nom,
on est au moins d'accord sur leur qualité.



À consommer avec modération

LES VINS SUISSES

Suisse. Naturellement.



SWISS WINE

Preisträgerinnen und Preisträger 2016
Lauréates et lauréats 2016
Vincitrici e vincitori 2016
Victuras e victurs 2016

Schweizer Literaturpreise
 Prix suisses de littérature
 Premi svizzeri di letteratura
 Premis svizzers da litteratura

Davantage d'informations sur
www.prixlitterature.ch

Leta Semadeni
 Tamangur
 Zürich, Rotpunktverlag, 2015
 ISBN 978-3-85869-641-0



Giovanni Fontana
 Breve pazienza di ritrovarti
 Novara, Interlinea, 2015
 ISBN 978-88-6857-029-3



Yves Laplace
 Plaine des héros
 Paris, Fayard, 2015
 ISBN 978-2-213-68591-5



Ruth Schweikert
 Wie wir älter werden
 Frankfurt a. M.,
 S. Fischer Verlag, 2015
 ISBN 978-3-10-002263-9



Monique Schwitter
 Eins im Andern
 Graz – Wien, Literaturverlag
 Droschi, 2015
 ISBN 978-3-85420-969-0



Antoninette Ryhner
 Le Prix
 Paris, Buchet Chastel, 2015
 ISBN 978-2-283-02841-4



Schweizer Literaturpreise 2016
Prix suisses de littérature 2016
Premi svizzeri di letteratura 2016
Premis svizzers da litteratura 2016

Schweizerische Eidgenossenschaft
 Confédération suisse
 Confederazione Svizzera
 Confederaziun svizra
 Eidgenössisches Departement des Innern EDI
 Département fédéral de l'intérieur DFI
 Dipartimento federale dell'interno DII
 Departament federal da l'intern DFI
 Bundesamt für Kultur BAK
 Ufficio federale della cultura UFC
 Uffiz federal da cultura UFC

Photographie: Mario Del Curto. Conception graphique: WolfStudio.



Origines et horizon
La Collection d'art Nestlé
Musée Jenisch Vevey
du 3 juin au 2 octobre 2016

CAMÉRA(AUTO)CONTRÔLE

DANS LE CADRE DES 50JPG (50 JOURS POUR LA PHOTOGRAPHIE À GENÈVE)



50JPG

1.6 – 31.7.2016

AVEC LE SOUTIEN DE LA VILLE DE GENÈVE, LE FONDS CANTONAL D'ART
 CONTEMPORAIN (DIP GENÈVE), LA FONDATION DU JUBILÉ DE LA MOBILIÈRE
 SUISSE, PRO HELVETIA (FONDATION SUISSE POUR LA CULTURE).

WWW.CENTREPHOTOGENEVE.CH
WWW.50JPG.CH / BLOG.50JPG.CH

CENTRE DE LA PHOTOGRAPHIE GENÈVE
 28 RUE DES BAINS / 1204 GENÈVE SUISSE

L'actualité culturelle suisse en France / Expositions / Sélection du CCS



Francis Baudevin, Sans titre (1), 2014.

FRANCIS BAUDEVIN

Francis Baudevin imagine deux interventions dans le musée de Cambrai. Une exposition de ses travaux récents dans les salles d'expositions temporaires et une présentation d'œuvres d'autres artistes distillée dans la collection permanente. Le peintre romand adepte de l'abstraction géométrique nous fait découvrir ses dernières toiles. Outre les motifs inspirés du graphisme et du quotidien, des compositions plus libres sont déclinées sur plusieurs gammes de couleurs. Afin d'intervenir dans le reste du musée, il opère, chez les artistes qui lui sont proches, une sélection de toiles qui reprennent le classique motif du damier. On retrouve ainsi des œuvres de Philippe Decrauzat, Jérôme Hentsch ou encore Jean-Luc Manz. Denis Pernet
Cambrai, Musée des Beaux-Arts, du 21 mai au 4 septembre 2016



Ugo Rondinone, Primel, 2013, Courtesy Esther Schipper Gallery.

UGO RONDINONE Becoming Soil

La proximité du centre d'art nîmois avec le fameux temple romain inspire à Ugo Rondinone une intervention monographique qui imagine la nature comme lieu de spiritualité. Des paysages monumentaux à l'encre de Chine, des peintures de ciel bleu ou de nuit étoilée, des sculptures en bronze d'animaux modelés, oiseaux, chevaux, poissons, évoquent la part mystique de la nature et questionnent la place de l'homme au sein de cet ensemble. Le titre même de l'exposition évoque le retour à la terre, et les traces de doigts dans le modelé des sculptures rappellent la création originelle. L'accent romantique du propos ainsi que les médias plus classiques déployés évoquent le pouvoir démiurgique de l'artiste. DP
Nîmes, Carré d'art, du 15 avril au 18 septembre 2016



Gus Wüstemann, 2. Merados, © Bruno Hebing.

GUS WÜSTEMANN Total Recall

La Galerie d'Architecture consacre une exposition monographique au travail de l'architecte Gus Wüstemann, et en particulier à ses recherches liées à l'habitat. Ouvert en 1997 à Zurich, le bureau Gus Wüstemann Architects dessine des lieux de vie épurés où le béton brut et les formes cubiques structurent de grands espaces en plan libre qui peuvent être parfois modulés selon les besoins. De la documentation de projets construits aux projets non réalisés, l'exposition présente aussi bien un hôtel à Barcelone, où la lumière néon structure les chambres, que des maisons privées dans lesquelles les variations des volumes deviennent de véritables sculptures. DP
Paris, La Galerie d'Architecture, du 21 avril au 18 mai 2016



Christian Gonzenbach, Chapelle (à la Girafe), 2016.

CHRISTIAN GONZENBACH Safaris

Dans son célèbre *Essai sur l'architecture*, l'abbé Laugier (1713-1769) affirme que la nature est ce qui légitime la théorie architecturale et lance des hypothèses sur ce que furent les formes architecturales les plus primitives. Pourrait-on voir en Christian Gonzenbach l'interprète facétieux des théories de l'ecclésiastique ? La réponse est dans l'œuvre principale, *La Chapelle (à la Girafe)*, édifice composé d'une monumentale charpente. À l'intérieur, un vrai squelette de girafe invite le visiteur à s'immerger entre la peau et les os. Et de se demander si la morphologie similaire des deux structures, ne suggérerait-elle pas que la girafe inspirât la silhouette des premiers édifices culturels ?
Paris, Musée de la Chasse et de la nature, du 30 mars au 4 septembre 2016



Emilie Ding, Opera (from Alteration to Autonomy) III, 2015.

EMILIE DING

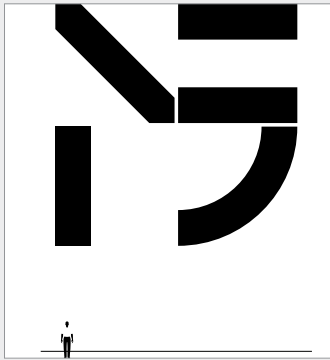
L'artiste romande basée à Berlin poursuit son exploration des formes issues de l'histoire de l'architecture, de l'art et de l'industrie où elle traque le spectre du modernisme. Tels des éléments de vocabulaires réduits à leur part minimale, les œuvres sont autant de fragments d'une histoire des radicalités. Sculptures en béton, parfois peintes à l'huile noire, pièces en métal, parfois rouillées, dessins au graphite et techniques mixtes où le processus reste visible, constituent-ils les morceaux d'un ensemble possible ? Pour cette nouvelle exposition dans la galerie parisienne, Emilie Ding nous fait découvrir ses productions récentes, entre fragilité et monumentalité, entre architecture et traces éphémères. DP
Paris, Galerie Samy Abraham, du 6 mai au 4 juin 2016



Paul Klee, Image tirée du boudoir, 1922, Zentrum Paul Klee, Berne.

PAUL KLEE L'Ironie à l'œuvre

L'artiste bernois, un des artistes majeurs de la première moitié du XX^e siècle, reçoit les honneurs de l'institution parisienne. L'humour et particulièrement l'ironie sont mis en lumière dans cette exposition de très grande envergure qui réunit plus de 250 œuvres. L'exposition est scandée par les diverses étapes de vie de l'artiste : des « Débuts satiriques » (les premières années) aux « Années de crise » (entre la politique nazie, la guerre et la maladie) en passant par le « Cubisme », le « Théâtre mécanique » ou le « Constructivisme ». L'institution parisienne propose ainsi un regard structuré sur l'œuvre d'un artiste qu'on a souvent rangé dans la catégorie des inclassables. DP
Paris, Centre Pompidou, du 6 avril au 1^{er} août 2016



Norm, Alphabet F9, 2016.

NORM

Dans le cadre de l'édition 2016 d'une Saison graphique, manifestation dédiée à la création graphique, le centre d'art havrais propose de découvrir la pratique du bureau de graphisme NORM. Basée à Zurich, l'équipe de designers fondée par Dimitri Bruni et Manuel Krebs élabore des livres, des polices de caractères, de la communication visuelle. Pour les expositions, NORM ne présente pas les travaux de commande, mais réalise spécifiquement des propositions qui reflètent leurs recherches en cours et la part plus expérimentale de leurs propositions. Actuellement, le groupe prépare un troisième livre – après *Introduction* en 2000 et *The Things* en 2002. C'est autour de cet objet en préparation que l'exposition s'articule. DP
Le Havre, Le Portique, Espace de design graphique, du 20 mai au 2 juillet 2016



Didier Rittener et Luc Aubort, Galerie Xippas, 2016.

LUC AUBORT & DIDIER RITTENER

Entre disparition et apparition, Didier Rittener travaille le processus de reproduction des images, tandis que Luc Aubort questionne la pérennité du support et joue sur la déliquescence de la mémoire. Cette première exposition en commun révèle des préoccupations proches et des modes opératoires très différents. Aux côtés de grands transferts rejoignant les formes du paysage et du portrait, Aubort présente quant à lui des sculptures faites d'éléments trouvés et des peintures à l'encre, ainsi que des toiles détreussées – état limite de l'œuvre avant la désintégration. Isaline Vuille
Paris, Galerie Xippas, du 7 mai au 4 juin 2016



lfeel3, © Dorothee Thibert

RENCONTRES CHORÉGRAPHIQUES DE SEINE-SAINT-DENIS, CINQ SUISSES POUR CINQ ESTHÉTIQUES

MARCO BERRETTINI

lfeel3

Avec *lfeel3*, le facétieux Marco Berrettini poursuit son analyse sociale à travers sa danse-transe. En fond de scène, un podium sur lequel le chorégraphe et Samuel Pajand jouent et chantent des airs pop, à l'enseigne de leur groupe Summer Music. À leurs pieds, quatre danseurs accomplissent inlassablement le même trajet. Une traversée oblique, sorte de diagonale du fou, au fil de laquelle chacun tente de développer sa gestuelle individuelle malgré le tracé forcé. Usant ? Non, fascinant.

CINDY VAN ACKER

Elementen I-Room

Partout où elle passe, Cindy Van Acker crée la fascination. Sa danse est une matière organique, une énigme. Dans cette pièce de groupe qu'elle crée avec



Elementen I-Room, © Arno Paul

MARIE-CAROLINE HOMINAL

Taxi-dancers

MCH for ever ! La plus joueuse des chorégraphes suisses aime radiographier la société de marché et les questions de séduction. Dans *Taxi-Dancers*, Marie-Caroline Hominal se penche sur la pratique désuète de ces jeunes Américains des années 1930 qui louaient



Taxi-Dancers © Lukas Beyer

SIMONE TRUONG

(To) Come and See

L'érotisme, c'est quoi ? Simone Truong pose cette question en compagnie de Eilit Maroun, Anna Massoni, Elpida Orfanidou et Adina Secretan sur un mode ouvert. Pièce sensible où les jeunes femmes s'effleurent, se regardent, se parlent avec hésitation ou contrefont des caresses amoureuses. Troublant.

YASMINE HUGONNET

La Ronde/Quatuor

L'art de la rigueur. Les spectacles de Yasmine Hugonnet prennent le parti de la lenteur et du mouvement tenu,



La Ronde/Quatuor © Anne-Laure Lechat

pour ne pas dire retenu. Un vocabulaire de corps-peinture que la jeune femme a d'abord appliqué à un solo remarqué, *Le Récital des postures*, avant de le décliner à plusieurs dans *La Ronde/Quatuor*. Dans cette pièce, les interprètes reprennent les codes de la danse folklorique, mais au ralenti et avec un tel soin porté aux mouvements que la conscience de l'instant remplace l'élan. Marie-Pierre Genecand
lfeel3, Nouveau Théâtre de Montreuil, les 17 et 18 juin 2016
Elementen I-Room, Nouveau Théâtre de Montreuil, les 11 et 12 mai 2016
Taxi-Dancers, Pantin, La Dynamo de Banlieues bleues, les 8 et 9 juin 2016
(To) Come and See, Montreuil, La Parole, du 11 au 13 juin 2016
La Ronde/Quatuor, Saint-Ouen, Les Mains d'Œuvres, les 26 et 27 mai 2016



Conférence de choses, © DR

QUATRE SUISSES À L'ASSAUT D'AVIGNON

Pour la première fois, Pro Helvetia et la Corodis programment conjointement des artistes helvétiques à l'affiche du plus grand festival de théâtre européen. En plus de leur présence dans un théâtre bien coté de la scène off, ces artistes profiteront d'un accompagnement personnalisé pour tisser des contacts au sein du réseau français. L'âme de cette opération ? Laurence Perez, ex-responsable de la communication dans le In du festival d'Avignon et aujourd'hui conseillère indépendante.

FRANÇOIS GREMAUD

Conférence de choses

Depuis les années 2000, ce Fribourgeois qui cèlebrent les hasards heureux et autres télescopages généreux. Sa *Conférence de choses* ? 53 minutes,



Une femme au soleil © DR

PERRINE VALLI

Une femme au soleil

Le féminin ne cesse de la travailler. Cette danseuse franco-suisse installée à Genève a la réflexion et le geste tranchants et, l'air de rien, tous ses travaux revendiquent plus d'égalité. Dans *Une femme au soleil*, Perrine Valli explore le désir sur les traces du peintre Edward Hopper. L'idée ? Recréer visuellement ces univers figés qui semblent installer le féminin dans une attente sans fin. Et contredire



King Kong Théorie © Simon Letellier

cette fatalité à travers des solos ou des pas de deux dans lesquels les femmes ne disent pas leur dernier mot.

ÉMILIE CHARRIOT

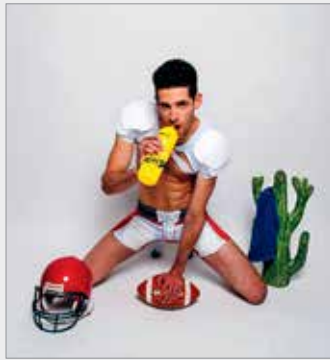
King Kong Théorie

C'est la belle surprise de l'année 2014. Une adaptation sans pathos du texte coup de poing de Virginie Despentes. De *King Kong Théorie*, Emilie Charriot n'a pas retenu le côté pugnace. Elle a opté pour une atmosphère dénuée de toute agressivité. Le spectacle commence avec une réflexion sur l'échec, témoignage personnel de la comédienne Géraldine Chollet. Il se poursuit avec les chapitres consacrés au viol et à la prostitution dits par la plus explosive Julia Perazzini. Tout au long, pas de violence ni de démonstration. La parole tinte, elle ne tonne pas. Et le propos n'en est que plus costaud.

DANIEL HELLMANN

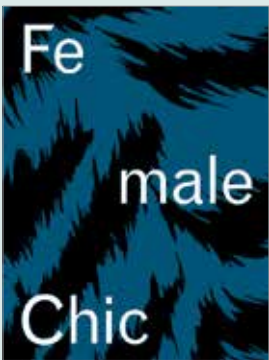
Traumboy

À l'image de *Marla*, récent spectacle de Denis Maillefer qui présente la profession d'escort girl par comédienne interposée, *Traumboy* évoque le métier de prostitué. À la différence notable que, dans le spectacle alémanique, c'est Daniel lui-même qui parle de son activité. Il le fait sans gêne, en lien avec le public et raconte la diversité de situations qu'il traverse. La zone d'ombre ? Le secret qu'il doit observer, car aujourd'hui encore, on montre du doigt celui qui vend son corps. MPG
Conférence de choses, La Manufacture, du 6 au 24 juillet 2016 à 10h40
King Kong Théorie, Théâtre Gilgamesh, du 7 au 24 juillet 2016 à 17h50
Une femme au soleil, CDC-Les Hivernales, du 10 au 20 juillet 2016 à 16h
Traumboy, La Manufacture, dates à venir



Traumboy © Raphaël Hadjadj

L'actualité éditoriale suisse / Arts / Sélection du CCS



FEMALE CHIC. Thema Selection
– The Story Of a Fashion Label
Edition Patrick Frey

Dans les années 1970, la marque de mode Thema Selection attire l'attention du magazine *Vogue* et de la scène artistique zurichoise. Quarante ans plus tard, cette dernière rend hommage aux propositions radicales et excentriques du label fondé, entre autres, par Ursula Rodel et Sissi Zöbeli. La marque de fabrique ? Des vêtements de travail pour femmes réalisés dans des tissus pour homme. Déployés sur 632 pages, les textes sont signés Elisabeth Bronfen, Martin Jaeggi, Jacqueline Burckhardt, Bice Curiger ou encore This Brunner. Richement illustré de photographies et de croquis de mode, l'ouvrage nous plonge dans le Zurich innovant et rebelle des décennies précédentes et rappelle le pouvoir émancipateur du vêtement. Denis Pernet



ECAL GRAPHIC DESIGN
JRP|Ringier

L'École cantonale d'art de Lausanne publie aux éditions JRP|Ringier un ouvrage qui revient sur près de dix ans de travaux d'étudiants du département graphisme au niveau bachelor et direction artistique au niveau master. Réalisés à l'occasion de workshops avec des graphistes suisses ou internationaux, les travaux graphiques sont présentés ici à travers un long panorama photographique, mis en scène sur un dispositif imaginé par le designer Adrien Rovero, également professeur à l'Écal. Sous la direction de Cornel Windlin, NORM ou encore Ari Marcopoulos, les étudiants ont réalisé des propositions graphiques allant de la communication visuelle appliquée à des expérimentations plus prospectives et abstraites. DP



MATTHIEU BARBEZAT & CAMILLE VILLETARD
A Dissident Room
art & fiction

À l'occasion de l'exposition du Prix culturel Manor Sion 2015, le duo franco-suisse sort un livre d'artiste à la croisée du carnet de croquis et du catalogue. Le très bel ouvrage renferme une série de planches abstraites, imprimées avec des couleurs pures en aplat, jaune, vert et noir. Les dessins des artistes oscillent entre compositions abstraites et schéma d'installation d'une œuvre possible. Aucune vue d'exposition ne vient compléter le propos. Réalisé avant que l'exposition ne voie le jour, le livre parle du projet en devenir avec une série de textes de l'architecte Daniel Zamarbide ou des historiens de l'art Barnaby Drabble et Marco Costantini par exemple, et reflète le travail de projection d'un projet artistique. DP



SERVICE APRÈS-VENTE
Fondation AHEAD

Trois monographies consacrées à des anciennes étudiantes de la Haute École d'art et de design – Genève (HEAD) sont publiées par la fondation AHEAD. Malicieusement nommée *Service après-vente*, la collection a pour mission de publier le premier ouvrage qui accompagne l'artiste une fois qu'il est sorti de l'institution. Chaque créateur s'empare du format pour en faire soit une archive de vues d'exposition, un cahier d'images ou un carnet de recherche. Les éditions de tête sont accompagnées d'un multiple de l'artiste : une impression sur métal doré pour Pauline Beaudemont, une photographie abstraite pour Marta Riniker-Radich ou une toile de store pliée en origami pour Sonia Kacem. DP



HELVETICA
Werner Bischof
Éditions Noir sur Blanc/Musée de l'Élysée

Du photographe Werner Bischof (1916-1954), on connaît surtout la grande époque de Magnum, son magnifique travail de reportage dans l'Europe, l'Asie et les Amériques d'après-guerre. À l'occasion du centenaire de sa naissance, ce livre, qui accompagne une exposition, revient sur ses années suisses, en se basant notamment sur les planches contacts réalisées entre 1933 et 1945. Regroupées par thèmes, ces images évoquent la formation de son regard, ses influences, sa passion pour la lumière et une certaine affinité avec l'abstraction. Passant du nu au paysage et de la mode aux sports d'hiver, cette sélection relève aussi cette faculté d'empathie, cet intérêt pour l'autre qui se retrouveront ensuite au cœur de son travail. MD



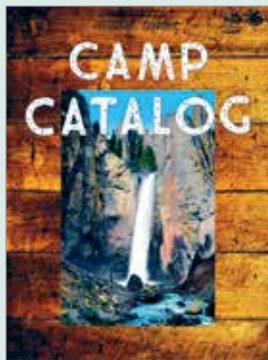
ANDREA HELLER
In your House
Nieves

Avec *In your House*, Andrea Heller – née en 1975 à Zurich, établie aujourd'hui à Bienne après avoir séjourné plusieurs années à Paris – publie son deuxième livre aux éditions Nieves. Elle y présente un choix d'aquarelles qui explorent les possibles échanges et métamorphoses entre corps et habitation. Élégantes, allusives, un brin fantomatiques, ses images esquissent un monde mouvant tout en fluides transparences où les maisons ont des jambes, où les mains pleurent, où les corps enflent et se fondent. Libre ensuite à chacun d'y installer ses rêves et ses fantasmes, ses désirs et ses obsessions. MD



L'ART BRUT DE JEAN DUBUFFET, AUX ORIGINES DE LA COLLECTION
Collection de l'Art Brut/Flammarion

La Collection de l'Art Brut fête ses 40 ans cette année. Elle en profite pour revenir sur l'origine du concept inventé par Jean Dubuffet et se souvenir avec gratitude de la donation qu'il fit à Lausanne en 1971. L'exposition anniversaire réunit jusqu'à fin août quelque 150 pièces qui figuraient dans la fameuse présentation organisée par Dubuffet à la galerie René Drouin, à Paris, en 1949. Le catalogue comprend aussi diverses contributions, dont un texte consacré à la conservation des œuvres d'Art Brut. Quand le mercurochrome et le bleu de méthylène remplacent l'aquarelle, quand la mie de pain se substitue à la pâte à modeler et que le dentifrice s'invite dans la bataille, on imagine les défis qui guettent les spécialistes. MD



JÉRÉMIE GINDRE
Camp Catalog
Lendroit éditions

Jérémi Gindre se confronte à la nature, et à sa domestication par la culture, à travers des méthodologies à la frontière des sciences et des arts – de l'écrit ou de l'image. Son intérêt pour les parcs naturels et leur vocabulaire touristique est au cœur de cette monographie qui compile les œuvres présentées lors de ses expositions à La Kunsthalle de Mulhouse, à la Criée à Rennes et à Kiosk à Gand. Sculptures qui citent le mobilier touristique de style rustique, série de dessins d'oiseaux, de coupes géologiques, catalogage des signes de balises de randonnée, des schémas de domaines skiables. Cette étude permet l'analyse d'un paysage aussi mental que réel et questionne l'intervention de l'homme dans cet univers sauvage. DP



NIK EMCH, LAURENT GOEI
Minimetal 11 Mantras
Edition Patrick Frey

Projet impulsé en 1994 par Nik Emch et Laurent Goei, Minimetal est bien davantage qu'un groupe de rock : un prototype pur et dur qui oscille *vigoureusement* entre arts plastiques, performance et musique. Au lieu de concerts ordinaires, le duo propose de vivantes sculptures sonores, dans lesquelles guitare, batterie, voix et images se fondent en un torrentueux magma. Atypique et chaotique, leur parcours est retracé de manière très dynamique par *Minimetal 11 Mantras*, livre-somme qui contient non seulement de nombreuses illustrations, mais aussi des flashcodes, à scanner avec un smartphone, donnant accès à du contenu sonore et visuel. Un véritable objet multimédia, en parfaite adéquation avec son sujet. Jérôme Provençal



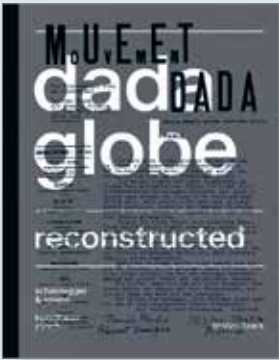
THE INVENTION OF SPACE – ALL ABOUT SPACE
Park Books

Ce livre est le premier de quatre volumes intitulés *All about Space*, une série qui se propose de rendre compte des recherches menées par l'Atelier de la conception de l'espace (ALICE) affilié à l'EPFL. Afin de développer la capacité des étudiants à créer et à mettre en forme l'espace en travaillant à plusieurs, cet atelier se propose de les confronter aux multiples défis sociaux, environnementaux, physiques ou culturels d'une pratique professionnelle impliquant une large palette de collaborateurs. Ce premier volume met l'accent sur la dimension culturelle. Il mêle éléments de fiction, essais et images au fil d'un graphisme très tendance régi par une logique un brin ésotérique. Non-initiés s'abstenir. Mireille Descombes



GENESIS DADA
100 Jahre Dada Zürich
Scheidegger & Spiess

Impossible d'échapper à Dada en 2016. Expositions et publications se multiplient à Zurich pour célébrer le centenaire de ce mouvement contestataire aussi intense et bref que radical et détonant. En collaboration avec le Cabaret Voltaire – lieu mythique de sa naissance –, le Arp Museum Bahnhof Rolandseck, au sud de Bonn, s'est penché sur la genèse du mouvement dans le Zurich des années 1916-1917 avec, en arrière-plan, la Première Guerre mondiale et le développement de la psychanalyse. Tout en insistant sur le rôle joué au départ par la Galerie Dada, ce livre – qui accompagne l'exposition – traite du moment où Dada n'était encore qu'un « geste », « un mot et le mot comme mouvement ». Il rappelle aussi que Dada, jamais, ne fut un style. MD



DADAGLOBE RECONSTRUCTED
Kunsthaus Zürich/Scheidegger & Spiess

Dada encore, mais avec un autre point de vue. Sous le titre *Dadaglobe Reconstructed*, l'exposition et le catalogue du Kunsthaus de Zurich s'intéressent aux œuvres d'art et aux textes qui furent envoyés en 1921 à Tristan Tzara, à sa demande, de toute l'Europe. L'artiste envisageait de réaliser une anthologie du mouvement. Elle ne fut jamais publiée. Après des années de recherche, ces contributions dispersées aux quatre coins du monde ont été à nouveau réunies à l'occasion du centième anniversaire de Dada. Des poèmes d'André Breton y côtoient des photographies de Man Ray, des dessins de Max Ernst précèdent un collage de « Picabia le loustic ». De quoi prendre le pouls de la création artistique de l'époque dans toute sa richesse et sa diversité. MD



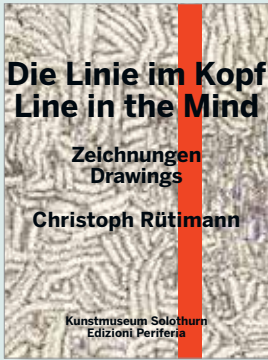
THE PLAYGROUND PROJECT
JRP|Ringier

Après une exposition sur le *Bodybuilding*, Daniel Baumann, le nouveau directeur de la Kunsthalle de Zurich, poursuit sa politique d'ouverture vers des sujets périphériques à l'art avec une exposition et un livre intitulés *The Playground Project*. L'urbaniste Gabriela Burkhalter a mené une vaste recherche sur les aires de jeu, construites depuis les années 1950 par des paysagistes, artistes, activistes ou citoyens, qui ont ouvert de nouvelles pistes pour penser la communauté et la ville. L'ouvrage documente des projets de figures célèbres – Aldo van Eyck ou Isamu Noguchi – ou oubliées, tel le boxeur et sculpteur Joseph Brown aux États-Unis, ou le juriste Alfred Ledermann et l'architecte Alfred Trachsel en Suisse. CCS



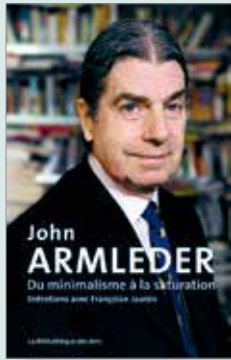
BAD BONN SONG BOOK
Edition Patrick Frey

« On répète le solo deux fois avec un cri », griffonne Sonic Youth. Voici l'almanach d'une baraque au bout du chemin, d'un café de rien devenu un repère à sons bizarres. Le Bad Bonn, club fribourgeois, à la frontière des langues, on ne peut l'oublier. Ni lui, ni son programmeur à casquette Daniel Fontana. Ce catalogue à la couverture pailletée commémore « with love » une aventure commencée en 1991. On y déniche des fiches techniques, des dessins, des partitions, comme des débris divins. Tout ce que ces musiques déviantes cachent souvent d'enfantin. Parfois bouleversant comme ces élans de matières du Unknown Mortal Orchestra. « C'était juste un petit refuge pour les nuits neigeuses », écrit Cat Power en fin de volume. Alexandre Caldara



CHRISTOPH RÜTIMANN
Die Linie im Kopf
Kunstmuseum Solothurn/Edizioni Periferia

Retraverser la démarche de l'artiste alémanique sous l'angle du dessin, tel est le propos de ce livre qui accompagne avec élégance l'exposition du Kunstmuseum de Soleure. On y découvre la préférence de Christoph Rütimann pour les séries. On y retrouve son goût pour les maillages, les topographies abstraites, les écritures réinventées. On y admire la sensualité des gris, le raffinement des textures, le jeu subtil des superpositions et des transparences. Avec Christoph Rütimann, toutefois, le mot dessin est à prendre au sens large. Chez lui, le trait et la ligne ne se nourrissent pas que de papier. Ils partent à la conquête de l'espace, peuvent devenir sculpture, installation ou même s'inviter sur l'écran vidéo. MD



JOHN ARMLEDER
Du minimalisme à la saturation
Entretiens avec Françoise Jaunin
La Bibliothèque des Arts

Peinture, dessin, sculpture, performance, installation, activités éditoriales et curatoriales, le plasticien genevois John Armleder, 67 ans, s'impose comme un véritable homme-orchestre de l'art contemporain. Figure marquante de la scène internationale, il est aussi devenu au fil des décennies un personnage à part entière, repérable avec sa longue tresse. La critique d'art Françoise Jaunin lui a donné rendez-vous dans son salon de thé favori pour évoquer son parcours. L'artiste y aborde son enfance dans l'hôtel de luxe de ses parents, le groupe Ecart, ses liens avec le mouvement Fluxus, ses contacts avec Warhol et, plus récemment, la longue année passée à l'hôpital après avoir frôlé la mort. MD

L'actualité éditoriale suisse / Littérature / Sélection du CCS



PHILIPPE RAHMY
Allegra
La Table Ronde

Abel croyait avoir tout exorcisé : la triste vie de ses parents, Algériens immigrés dans le sud de la France, expulsés de leur boucherie ; son enfance solitaire de fils unique ; son destin de bon élève de la République. Après des études brillantes, il a bifurqué vers des terres autrement dangereuses que le monde académique. Champion des algorithmes, il a fait une rapide carrière dans la finance. Le voici à Londres, dans une résidence cossue, d'où lui parviennent les rugissements du zoo. Il est marié à une belle blonde, père d'une petite Allegra. Mais l'allégresse a déserté sa vie. Lizzie, la mère du bébé, est plongée dans une dépression *post-partum*. Allegra ne dort pas, les parents sont épuisés. Et la vie professionnelle d'Abel amorce un de ces déclins

fulgurants que le milieu favorise. La solution que son associé lui propose est inadmissible, criminelle, suicidaire. Couple brisé, paternité trop lourde à assumer, alcoolisme résurgent : Abel est dans le déni, chassé de partout, éternellement « illégitime ». Il se réfugie alors à l'hôtel Salaam, au milieu des réfugiés, des requérants, dans un mélange de cultures et de destins qui relativise sa tragédie personnelle. Philippe Rahmy a débuté avec deux superbes recueils de poésie, où le corps malade était fortement exprimé. Un récit de voyage en Chine, *Béton armé*, l'a fait connaître plus largement. *Allegra*, son premier roman, manifeste la radicalité et l'acuité du regard de ses œuvres précédentes, et toujours la même sobriété d'écriture. **Isabelle Rüf**



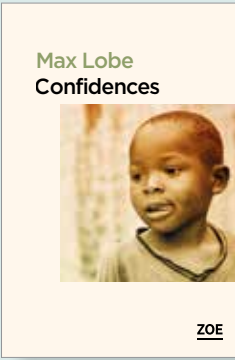
FRÉDÉRIC LAMOTH
Lève-toi et marche
Bernard Campiche

Sans raison apparente, le soldat Jourdain quitte la troupe et s'en va à travers champs. Cette fugue laisse ses supérieurs désarmés, ils craignent un accident, une bêtise. Au cours de sa longue marche, en quête de lui-même, Samuel fait quelques belles découvertes. Dans la tête du garçon, des réminiscences de l'enfance se mêlent aux sensations de la nature : la mort d'un petit frère trop fragile, à la voix d'ange, la mère comme vidée d'elle-même par ce deuil ; des amours adolescentes ébauchées. Médecin et écrivain, Frédéric Lamoth alterne les points de vue : la défecion de la recrue confronte les supérieurs et les camarades à leurs propres incertitudes, au devoir de loyauté, au sens même du service militaire. **IR**



ANNE PITTELOUD
En plein vol
D'autre part

Des femmes, jeunes pour la plupart, prêtes à prendre leur envol, sont les actrices de ces petits drames. Souvent, cependant, leur élan se brise, contre les circonstances de la vie ou face aux manœuvres d'un pervers narcissique, de ceux qui savent détruire, humilier, soumettre d'un mot, ou d'un velléitaire paresseux. Un secret de famille pèse sur une existence entière ; quelques jours de vacances éclairent d'un jour différent les insuffisances d'un compagnon ; une séance d'hypnose révèle des capacités enfouies. Sur une plage de l'Inde, des voyageuses se confrontent à de vieux hippies installés dans leurs errances. Critique littéraire à Genève, Anne Pitteloud se risque avec talent et humour à l'écriture de création. **IR**



MAX LOBE
Confidences
Zoé

Né à Douala en 1986, Max Lobe vit en Suisse depuis une dizaine d'années. Il se fait connaître avec un premier roman, *39, rue de Berne*, puis avec *La Trinité bantoue*, un récit autobiographique. Dans *Confidences*, il écrit son *Cahier d'un retour au pays natal* : en visite au Cameroun, après une longue absence, l'auteur écoute le récit d'une très vieille femme, Ma Maliga. Dans un langage extraordinairement expressif, drôle, imagé et musical, elle lui raconte un événement majeur de l'histoire de l'indépendance, la révolte menée par Ruben Um Nyobè, dans les années 1950, dont elle a été témoin dans sa jeunesse. Au cours d'une longue balade au cœur de la forêt, bien arrosée de vin de palme, la vieille en dit beaucoup sur les

différentes étapes de la colonisation, sur la répression exercée par le pouvoir colonial et sur l'époque actuelle. Dans de petits inserts, le voyageur, considéré désormais comme « blanc » en dépit de ses origines, donne, lui aussi avec un humour mâtiné de colère, sa vision du pays retrouvé. Max Lobe a réalisé un tour de force : retranscrire, sans tomber dans le folklore, le parler inventif de son informatrice, tout en faisant passer des données historiques précises, qui éclairent le Cameroun contemporain. Comme le dit Alain Mabanckou dans sa postface, *Confidences* est « à la fois un chant d'amour et une quête de soi », où l'ego de l'auteur cède toujours le pas à la truculence de sa narratrice. **IR**



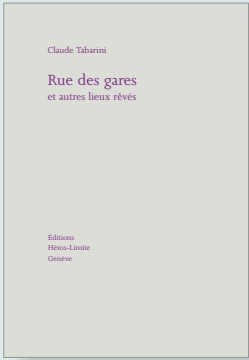
DAVID BOSCH
Mourir et puis sauter sur son cheval
Verdier

Une phrase d'Ossip Mandelstam pour un récit à bride abattue : après avoir retracé les derniers jours de Courbet, héros heureux de *La Claire Fontaine*, David Bosc s'attache à une figure véridique, mais dont on sait peu de choses, hormis son suicide éclatant, à Londres en 1945. Sonia Araquistáin a 23 ans quand elle se jette nue par la fenêtre. Cette envolée ouvre à l'imagination un vaste champ que l'auteur investit au galop. Il crée pour la jeune artiste un journal intime vibrant, insère sa course folle dans le flux créatif de l'après-guerre – le peintre Lucien Freud, le surréaliste Georges Henein – et la fait dialoguer avec les bêtes – fourmis peintes sur le corps, oiseaux qu'elle suit dans leur vol. **IR**



MICHEL BUTOR
Hugo
Buchet-Chastel

De ses années de professeur de littérature à Genève, Michel Butor a gardé une affection intacte pour cet Hugo qui, pourtant, « en fait trop, dit trop, montre trop, parle trop, écrit trop, survit et agit trop », bref : qui prend toute la place. À ce monument, le critique offre une anthologie très personnelle, qui montre l'auteur des *Misérables* en poète, en dramaturge, en romancier, en critique – mais aussi en dessinateur, caricaturiste, enlumineur et relieur. Chez son héros, Butor décèle le philosophe : « Hugo médite constamment sur le mal et son origine. Il est lui-même l'œil qui regarde Caïn. » Dans une collection consacrée aux « auteurs de ma vie », vus par de grands écrivains, cet *Hugo* occupe une place de choix. **IR**



CLAUDE TABARINI
Rue des gares
Héros-Limite

Musicien et poète autodidacte, Claude Tabarini est une figure emblématique de la vie genevoise. Dans les petits tableaux de *Rue des gares*, il rend hommage à la ville de son enfance, aux lieux qu'il hante, aux auteurs et aux jazzmen qu'il reconnaît comme ses maîtres. Il en aime les parcs et les squares. Ainsi la « Zone de villas » : « Cela sent bon les foins et toutes sortes de fleurs s'échappent des grilles. Le gland de chêne, la pomme de pin, vieux amis d'un monde oublié nous plongent dans l'extase. » Il se souvient des peupliers des Avanchets, et, sous son regard, Genève devient un grand jardin. Les marchés l'enchantent, celui de la rue Liotard, celui de Carouge où l'on trouve « toutes les merveilles que la terre peut donner ». Une enfance

populaire refait surface : « Mes camarades étaient brésiliens, suisses allemands, juifs américains, yougoslaves, libanais. » Le grand-père emmenait le garçon pêcher dans le lac : c'était dans les années 1950. Tabarini sait débusquer qu'il reconnaît comme ses maîtres. Il en aime les parcs et les squares. Ainsi la « Zone de villas » : « Cela sent bon les foins et toutes sortes de fleurs s'échappent des grilles. Le gland de chêne, la pomme de pin, vieux amis d'un monde oublié nous plongent dans l'extase. » Il se souvient des peupliers des Avanchets, et, sous son regard, Genève devient un grand jardin. Les marchés l'enchantent, celui de la rue Liotard, celui de Carouge où l'on trouve « toutes les merveilles que la terre peut donner ». Une enfance



PASCALE KRAMER
Autopsie d'un père
Flammarion

Pascale Kramer a l'art de faire ressentir le malaise à travers de minuscules indices, des notations très fines. Si ses personnages n'ont souvent pas les moyens de formuler leurs sentiments, elle sait faire percevoir ceux-ci. Dans ce onzième roman, le père, objet de l'autopsie, est un intellectuel brillant, hautain, aux opinions marquées à gauche. Ses chroniques radiophoniques font autorité. Pourtant, à la suite du meurtre gratuit d'un immigré, il prend le parti des assassins, deux jeunes du village voisin. Solidarité avec la misère locale contre la misère venue de loin ? Le scandale est immédiat, l'opprobre général, l'émission supprimée. Dans sa solitude, Ania, sa fille, vient lui rendre visite, avec son enfant, un petit garçon sourd.

Quatre ans qu'ils ne se sont pas revus : elle craint toujours le jugement blessant de cet homme. Le regard qu'elle croit sentir peser sur la médiocrité de sa vie – sur ce Serbe, un peu voyou, père de son enfant, entre autres – la déstabilise à chaque fois. Là-dessus, le père se suicide. Ania et Claire, la deuxième épouse, sont confrontées à la violence de cette mort, à la question de l'héritage et des valeurs, à l'énigme de la dérive droitière de ce donneur de leçons. Un incendie lourd de menaces clôt le livre. *Autopsie d'un père* est en prise directe sur les questions que pose le monde contemporain. Il en laisse ressentir la complexité et la cruauté. Il n'y a pas de diagnostic, rien qu'un tableau clinique d'une justesse glaçante, mais aussi émouvante. **IR**



COLLECTIF
Les Voix de Jacques Roman
L'Âge d'homme

En quatre décennies d'activité littéraire, le comédien Jacques Roman a élaboré une œuvre importante et trop mal connue : poésie, proses poétiques, souvenirs, rêves. Les amis de l'auteur, regroupés en association, lui ont consacré, sous la direction de Doris Jakubec, Fanny Mossière et David Collin, un recueil d'études dues à des critiques, dont Claude Burgelin, Jean Kaempfer et Claude Reichler. Des entretiens avec Jacques Roman et des inédits complètent l'ouvrage. En parallèle, les éditions art&fiction sortent un joyeux opuscule où le critique d'art Christophe Fovanna et le poète livrent une *Communication au monde sur le secret aveuglant de la Joconde*, une interrogation sur le lien entre le texte et l'image. **IR**



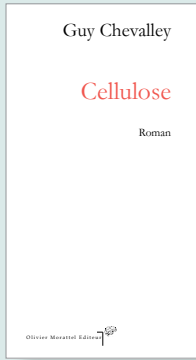
MICHEL CONTAT
Ma Vie, côté père
Bourgois

Exégète de Sartre, critique au *Monde*, chroniqueur de jazz à *Télérama*, Michel Contat a d'abord été, dans sa Suisse natale, un fils sans père, ou presque. Ayant atteint l'âge où son géniteur est mort, il se penche sur ce « grand enfant qu'il a eu tout petit », comme dit Alexandre Dumas, cité en exergue. Jean Contat a été un père défaillant, peu enclin à honorer ses devoirs, laissant à la mère le poids de l'éducation. Il se manifestait sporadiquement par apparitions festives, cadeaux somptueux ou demandes d'aide. Comme son maître Sartre, Contat fils a donc pu grandir sans surmoi, Enée sans Anchise à trimballer sur ses épaules. À cet absent, le fils dresse un élégant tombeau, qui dessine aussi un tableau d'époque. **IR**



MARIE GAULIS
Le Royaume des oiseaux
Zoé

Les murs d'une demeure familiale recèlent une riche matière romanesque. Marie Gaulis a choisi de faire revivre ceux d'un domaine, sur les rives du lac Léman, à travers quatre voix venues d'outre-tombe, celles des arrière-grands-parents et des grands-parents de la narratrice. Issus de la bourgeoisie cultivée et de la petite noblesse désargentée, ils sont aux prises avec la modernité, les changements sociaux et culturels. On entend Marie, l'Américaine entreprenante, dont la fortune s'épuise dans ce gouffre ; son mari, Max, amateur de bains chauds. Puis, plus près de nous, Joson, le fils, voyageur velléitaire, et Dora, la grand-mère artiste, « peintre malgré tout », échos mélancoliques d'un monde en mutation. **IR**



GUY CHEVALLEY
Cellulose
Olivier Morattel

Comment se débarrasser d'un dossier compromettant, sinon en l'avant ? C'est ce que fait le héros de *Cellulose*, un commis de bureau à l'horizon borné. Ce premier roman burlesque et roboratif de Guy Chevalley, jeune auteur genevois, manifeste une ironie prometteuse. Ce délit en entraîne d'autres, de plus en plus graves, qui atteignent tous les échelons de la hiérarchie. Mais l'employé n'est pas le seul papyrophage. Cette pathologie semble même assez répandue au sein de l'administration et des bureaux. Ce qui entraîne quantité de thèses, théories, colloques, thérapies et autres cellules de crise. L'auteur en profite pour visiter différents milieux professionnels, aussi toxiques et frappés d'absurdité. **IR**

L'actualité éditoriale suisse / Disques / DVD / Sélection du CCS



KASSETTE
Bella Lui
Cheptel Records

Laissons Kasette, alias Laure Bétris, parler de « groove bonne humeur » et laissons-nous aller à sa désinvolture, presque à une forme de lassitude dans le chant. Les ritournelles de guitares un peu plus déviantes qu'à la première écoute rendent même celle-ci un peu étrange. On aime bien les tambourins, les grelots, les clochettes et les fins de morceaux en queue de poisson. « Pistol ready » donne dans le western distordu tout en restant aimable. Le travail de production très soigné avec quelques zones d'ombre est plaisant. Sur « I came to say goodbye » elle dit les choses les plus banales du monde avec une distance étonnante. **Alexandre Caldara**



PHALL FATALE
Moonlit Bang Bang
Qilin/Slowfoot Records

Ce *Moonlit Bang Bang* s'impose comme un grand album. Une fresque par cinq musiciens accomplis. Complexité vocale et diversité instrumentale, humour de curry fatal et fractal. Il subsiste une forme de pureté et d'intensité, malgré les changements incessants. On passe de la musique de chambre à la pop, du jazz au rock. On aime les distorsions de voix, le plaisir évident des chanteuses musiciennes Joy Frempong et Joana Aderi à scatter, à raconter des fables coulantes, tropicales. Les basses électriques de Daniel Sailer et John Edwards connaissent la ligne pure pour mieux la dérober. Enfin, Fredy Studer impose une jungle de percussions sans pareille. La désinvolture dialogue avec l'électricité âpre. Tout nous conduit vers l'émotion finale d'une nuit profonde. **AC**



FLEXFAB
Loas
Feelin' Music

On entre dans *Loas* comme dans une installation avec ses flashs lumineux, ses guirlandes de fin de partie. On savoure la luxure d'un EP de producteur. FlexFab orné d'une forme d'élasticité mineure. La voix de Verveine apporte une touche addictive. « Break-Fast » convie « Shake it Maschine » vers des ritournelles electro d'une Afrique fantasmée. « Climax » ne devient qu'un excessif miroir d'onomatopées. La collaboration avec Hook permet de retrouver de bonnes basses binaires, parmi percussions profondes. Il faut attendre « Safari » pour retrouver un climat mystérieux et hyper léché. Ici, la syncope fonctionne comme sur un plan incliné avec en prime des bandes-son fatiguées. Étrange cousinage avec Arrested Development. **AC**



GRAND PIANORAMAX
Soundwave
Mental Groove Records

Quand on reste musicien jusqu'au bout des ongles, on peut abuser du vernis, des vieilles recettes et jouer à mort sur le côté divertissement érudit. Quatre albums et deux vinyles après, revoilà les trois brigands dandys de Grand Pianoramax avec *Soundwave*. Claviers divinement désuets de Léo Tardin, voix chaude et engagée de Black Cracker, batterie musculeuse et maculée de Dom Burkhalter. Un son façonné à travers une orgie de concerts. *Big Easy* résume parfaitement le disque. Ça chante les lunettes de soleil, l'arc-en-ciel et un je-m'en-foutisme west coast agréable. Seule la perversité sombre de « Come with Me » sort vraiment des rails. Oui, ils savent tout faire et envoient du lourd, mais dans leur bunker ils peuvent aussi se la jouer plus « anar ». **AC**



THE ANIMEN
Are we there yet?
Two Gentlemen

On goûte à la générosité des ballades gorgée de Nashville Tennessee de *Are we there yet?* On se laisse même chavirer sur « My Favorite Color is You », un truc totalement sur le fil et appuyé sur une voix tremblée. Un son de vieille radio et un texte qui au final voue un culte à la couleur grise. On entend de la guimauve distordue et se laisserait bien tomber sur un matelas défoncé photographié par Jeff Wall. Sur « Staggo Me », Théo Wyser pousse sa voix délavée jusqu'au bout et on glisse sur les fruits trop mûrs du verger, avec un jukebox en fin de vie et on gueule avec lui les lèvres gorgées de bourbon : « One more ». On se love dans ce versant-là de The Animen. Mais on regrette sur d'autres titres un excès de sucre et de séduction. **AC**



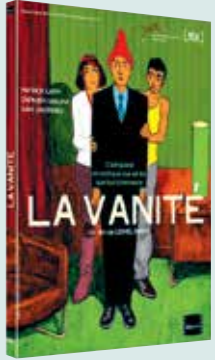
ERIK TRUFFAZ QUARTET
Doni Doni
Two Gentlemen

Après avoir sorti fin 2014 *Being Human Being*, en duo avec l'électronicien mexicain Murcof, Erik Truffaz livre aujourd'hui un nouvel opus avec son Quartet – au sein duquel le jeune Arthur Hnatek officie désormais à la batterie, aux côtés de Marcello Giuliani (basse) et de Benoît Corboz (claviers). Guidée par la trompette aérienne de Truffaz et enrichie de voix (Rokia Traoré ou Oxmo Puccino) sur plusieurs morceaux, la formation témoigne d'un impeccable sens du partage et d'un palpable désir d'exploration, déversant tout au long de *Doni Doni* un jazz-rock à la fois rêveur et (très) concentré, alerte et mélancolique, fluide et sinueux, en prise directe avec l'instant et en quête constante d'un ailleurs. **Jérôme Provençal**



GEORGES SCHWIZGEBEL
Filmographie complète
Cinémathèque suisse

Tenu en très haute estime par les spécialistes du cinéma d'animation, le Bernois – et Genevois d'adoption – Georges Schwizgebel reste encore trop peu connu du grand public. Dans le prolongement de l'hommage que lui a rendu le festival de Locarno en 2015, la Cinémathèque suisse édite à présent un DVD qui rassemble l'intégralité de sa filmographie – soit 15 courts métrages, pour la plupart présentés dans des versions restaurées et digitalisées. Du premier, *Le Vol d'Icare* (1974), au dernier en date, *Erlkönig* (2015), en passant par ce fleuron du cinéma d'animation qu'est *La Course à l'abîme* (1994), l'ensemble forme une œuvre dense et singulière, dont la beauté picturale n'a d'égale que la vivacité musicale. **JP**



LIONEL BAIER
La Vanité

Daniel Miller, un architecte à la retraite atteint d'une maladie incurable, se rend en Suisse afin de bénéficier d'un suicide assisté dans un motel isolé. Une fois sur place, il va réaliser que mourir n'est pas si simple... Sur un sujet délicat, Lionel Baier, jeune cinéaste suisse déjà auteur de plusieurs films, dont *Un autre homme* et *Les Grandes Ondes (à l'ouest)*, compose une drôle de tragicomédie humaine, à la théâtralité assumée et à la tonalité décalée, entre mélancolie diffuse et non-sens revigorant. Récompensé par le Quartz du meilleur acteur lors des derniers Prix du cinéma suisse, Patrick Lapp incarne avec une justesse saisissante Daniel Miller, cet insolite personnage en quête de trépas. **JP**

Le Phare

Journal du Centre culturel suisse de Paris
Trois parutions par an

Le tirage du 23^e numéro
10 000 exemplaires

L'équipe du Phare

Codirecteurs de la publication :
Jean-Paul Felley et Olivier Kaeser
Chargé de production de la publication :
Simon Letellier
Graphistes : Jocelyne Fracheboud,
assistée de Sophia Mejdoub
Photographeur : Printmodel, Paris
Imprimeur : Deckers&Snoeck, Gand

Contact

32 et 38, rue des Francs-Bourgeois
F – 75003 Paris
+33 (0)1 42 71 44 50
lephare@ccs-paris.com

Ce journal est aussi disponible en pdf
sur www.ccs-paris.com/lephare

© Le Phare, avril 2016

ISSN 2101-8170

Ont collaboré à ce numéro**Rédacteurs**

Delphine Abrecht, Mathieu Bertholet, Alexandre Caldara, Mireille Descombes, Marie-Pierre Genecand, Deborah Keller, Salomé Kiner-De Dominicis, Denis Pernet, Jérôme Provençal, Anne Quentin, Vincent Romagny, Isabelle Rüf, Noah Stolz, Elisabeth Stoudmann, Joël Vacheron, Isaline Vuille

Photographes et illustrateur

Cyrille Choupas, Baptiste Coulon, Matthieu Gafsou, Steeve Iuncker, Philippe Pache, Philippe Weissbrodt, illustrateur Giorgio Pesce

Traducteurs

Daniel Fesquet pour le texte sur Hemauer & Keller, Daniela Almansi pour le texte sur Marco Poloni

Insert : Emilie Ding

Née en 1981, elle est basée à Berlin et Genève. Elle a eu des expositions solo à LiveInYourHead (avec Stephen O'Malley), Genève, au Mamco, Genève (2015), au Palais de Tokyo, Paris, à Curtat Tunnel, Lausanne, à Bikini, Lyon (2014). Publication : Cahier d'artiste, Pro Helvetia, Edizioni Periferia, 2013. Elle travaille avec la galerie Samy Abraham, Paris, qui la présente en solo en 2016.

Centre culturel suisse de Paris

Expositions / salle de spectacles

38, rue des Francs-Bourgeois 75003 Paris
du mardi au dimanche : 13h – 19h

Librairie

32, rue des Francs-Bourgeois 75003 Paris
du mardi au vendredi : 10h – 18h
samedi et dimanche : 13h – 19h

La librairie du CCS propose une sélection d'ouvrages d'artistes et d'éditeurs suisses en art contemporain, photographie, graphisme, architecture, littérature et jeunesse, ainsi que des CD et des DVD.

Informations

T +33 (0)1 42 71 44 50
ccs@ccs-paris.com

Réservations

T +33 (0)1 42 71 44 50
reservation@ccs-paris.com
du mardi au dimanche : 13h – 19h
Tarifs soirées : entre 7 € et 12 €
Expositions, conférences : entrée libre

Restez informés

Programme : le programme détaillé du CCS de même que de nombreux podcasts (interviews et enregistrements de soirées) sont disponibles sur www.ccs-paris.com

Newsletter : inscription sur www.ccs-paris.com ou newsletter@ccs-paris.com
Le CCS est sur Facebook.

L'équipe du CCS

Codirection : Jean-Paul Felley et Olivier Kaeser
Administration : Dominique Martin
Communication : Aurélie Garzuel
Production : Celya Larré
Production Le Phare : Simon Letellier
Technique : Kevin Desert et Charles Rey
Librairie : Emmanuelle Brom,
Dominique Koch, Dominique Blanchon
Accueil : Valentine Bahri, William Bonnet, Geoffrey Peres, Tristan Savoy

Association des amis
du Centre culturel suisse de Paris

— Les avantages

Entrée gratuite aux activités organisées par le CCS.
Tarifs préférentiels sur les publications éditées par le CCS.
Envoi postal du Phare, journal du CCS.
Participation aux voyages des amis du CCS.

En 2016, voyage du 7 au 9 octobre dans la région de Bâle en compagnie des codirecteurs du CCS.

Inscriptions et renseignements :
lesamisduccsp@bluewin.ch

Catégories d'adhésion

Cercle de soutien : 50 €
Cercle des bienfaiteurs : 150 €
Cercle des donateurs : 500 €

**Association des amis
du Centre culturel suisse**

c/o Centre culturel suisse
32, rue des Francs-Bourgeois F – 75003 Paris
www.ccs-paris.com

Adhérer !

Prochains événements



Image extraite de la *Ashley Madison Series*, 2016.
© !Mediengruppe Bitnik

— Du 7 au 10 septembre 2016

— Festival Extra Ball

Avec, entre autres, **Géraldine Chollet**,
Perrine Valli, **Julia Perazzini...**

— Du 23 septembre
au 18 décembre 2016

— Expositions

!Mediengruppe Bitnik
Nelly Haliti
Yann Gross

— Musique

Marc Perrenoud
Orchestre Tout Puissant Marcel Duchamp

— Danse

Jasmine Morand
Ioannis Mandafounis

— Théâtre

Augustin Rebetez
Emilie Blaser

— Pluridisciplinaire

Carte blanche Dada à Juri Steiner
Carte blanche Data à Luc Meier et Sophie Lamparter
avec **!Mediengruppe Bitnik**

— Architecture

Burkhalter Sumi

— Graphisme

Atlas Studio

Château de Prangins. MUSÉE NATIONAL SUISSE.

LOUIS- AUGUSTE BRUN, PEINTRE DE MARIE- ANTOINETTE

4.03. – 10.07.2016

www.brun.chateaudeprangins.ch



Schweizerische Eidgenossenschaft
Confédération suisse
Confederazione Svizzera
Confederaziun svizra

Eidgenössisches Departement des Innern EDI
Département fédéral de l'intérieur DFI
Dipartimento federale dell'interno DFI



ERNST GÖHNER
STIFTUNG

+41 (0)58 469 38 90
www.chateaudeprangins.ch